Illinois U Library

NUMERO 26 — 8 JANVIER 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE VERLAINE
66, RUE DE ROCHECHOUART, 66
MÉTRO. ANVERS-BARBÈS-CADET — AUTOBUS 85 et 30 - LOC. TRU. 14-56

Maître après Dieu

Pièce en 3 actes de JAN DE HARTOG
Adaptation Française et mise en scène de JEAN MERCURE
Décor de DOUKING - Chœurs de L. ALGAZI

DISTRIBUTION PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

RAYMOND RAYNAL — JEAN MERCURE
PIERRE OLAF — HENRI LESIEUR
JACQUES MUNIER — PAUL BONIFAS
GEORGES AUBERT — CLAUDE LACLOCHE
EUGÈNE FROUHINS — BERNARD VERON
JEAN-ROGER CAUSSIMON — PHILIPPE AURIOL
HENRI BEAULIEU — JEAN CARRY

SOIRÉE A 20h45 — JEUDI RELACHE — LOC. DE 11 A 18h — DIM. ET FÊTES MATINÉE A 15h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

U. OF I.
LIBRARY

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Kuiper. Le Consul.

Davelaar. Kuiper.

1er émigrant. Kuiper. Le Rabbin. 2e émigrant.

Attaché naval hollandais. Dr Richters.
Meyer. Davelaar. Kuiper. Attaché naval américain.

1 KUIPER. — *Et maintenant vous venez me demander de renier l'Évangile de mon Seigneur et de livrer ces cent quarante-six hommes aux mains de leurs bourreaux ? Non, monsieur le Consul, le coq ne chantera pas pour moi...* (ACTE PREMIER.)

2 DAVELAAR. — *... A-t-il écrit Dieu avec un D apostrophe, oui ou non ?* (ACTE PREMIER.)

3 KUIPER. — *Alors, vous avez bien compris, nous vous débarquons ici.* (ACTE II.)

4 DAVELAAR. — *Vous nous avez donné une rude secousse, jeune homme. J'ai failli plonger dans ma chaudière...* (ACTE II.)

5 LE PASTEUR. — *Je vous demanderai d'y mettre votre signature afin de dissiper tout malentendu avec l'ambassadeur...* (ACTE II.)

Kuiper. Le Pasteur.

Illinois U Library

MAÎTRE APRÈS DIEU

Pièce en trois actes de JAN DE HARTOG
Adaptation française de JEAN MERCURE

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris le 9 octobre 1948 au théâtre Verlaine, dans une mise en scène de Jean MERCURE. Décor de DOUKING. Chœurs de L. ALGAZI.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris es droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Jan de HARTOG.

43855

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

Docteur Richters, médecin à bord de *la Jeune Nelly*	*Raymond RAYNAL*
Henky, mousse et garçon du mess	*Pierre OLAF*
Docteur Willemse, médecin à bord de *l'Amsterdam*	*Jacques MUNIER*
Lieutenant de police militaire uruguayenne	*Georges AUBERT*
Meyer, commandant en second de *la Jeune Nelly*	*Eugène FROUHINS*
Kuiper, commandant de *la Jeune Nelly*	*Jean-Roger CAUSSIMON*
Le Consul des Pays-Bas à Montevideo	*Henri BEAULIEU*
Le Rabbin	*Jean MERCURE*
Davelaar, chef mécanicien de *la Jeune Nelly*	*Henri LESIEUR*
Bruinsma, commandant de *l'Amsterdam*	*Paul BONIFAS*
Premier émigrant	*Philippe AURIOL*
Deuxième émigrant	*K. SELBY*
Capitaine de corvette américain, attaché naval	*Claude LACLOCHE*
Capitaine de corvette hollandais, attaché naval	*Bernard VÉRON*
Le Pasteur	*Jean CARRY*

DÉCOR

Décor unique : la cabine du commandant sur la Jeune Nelly, *un vieux cargo sans confort.*

Une couchette à gauche, un divan à droite. Au fond, un peu vers « la cour », une porte donnant sur le pont. Quand elle s'ouvre, on aperçoit un canot de sauvetage suspendu à ses amarres. Au-dessous de la couchette, une commode, au-dessus, un hublot et une pendule. Entre la couchette et la porte, un lavabo. Entre la porte et le divan, une armoire à pharmacie. Entre la porte et cette armoire, la photo encadrée d'une femme et de deux enfants. Ils ont posé tous les trois, penchés sur l'objectif, comme s'ils regardaient dans la bouche d'un canon.

Au centre, une table avec deux bancs fixes.

ACTE PREMIER

Nous sommes à la fin de l'été 1938. La Jeune Nelly *vient de jeter l'ancre dans un port de l'Amérique du Sud, au matin d'une journée chaude et claire. Quand le rideau se lève, le docteur Richters, un homme jeune, en manches de chemise, un chapeau de paille souple posé en arrière du crâne, s'affaire tout en sifflotant une chanson de matelot qui sur une scène ne pourrait d'ailleurs être que sifflotée. Le siège du divan est relevé et découvre un coffre dont le docteur retire des effets personnels : chemises froissées, cravates emmêlées, chaussures grises de moisissures, et il empile le tout sur la table au milieu de la pièce. Il est évident qu'il s'apprête à changer de cabine.*

Bruits du port à la cantonade : grincement des grues, cliquetis de chaînes, et de temps en temps des voix rauques qui s'interpellent de bateaux à rivage.

Soudain le docteur Richters cesse de siffloter : il vient de tirer du coffre un vieux casque colonial tout cabossé, moisi, presque informe. Il le contemple avec attendrissement. Puis il enlève son chapeau de paille, pose le casque sur sa tête et va pour se regarder dans le petit miroir au-dessus du lavabo. Mais il n'en a pas le temps : la porte s'ouvre. Le docteur Richters ôte précipitamment son casque et revient très digne à ses rangements. Henky, le garçon du mess, entre, une cruche fumante à la main. Un gosse maigrichon, au visage de souris, environ quinze ans.

HENKY. — Docteur, votre eau.

DOCTEUR RICHTERS, *sans lever la tête.* — Bien. Ouvre le lavabo, veux-tu ? Est-elle chaude ?

HENKY. — Comme le diable, docteur.

DOCTEUR RICHTERS. — Parfait.

Henky ouvre le lavabo et sort les ustensiles à raser d'une petite armoire située au-dessus. Le docteur continue ses préparatifs.

HENKY, *montrant un blaireau.* — C'est votre blaireau ou celui du commandant ?

DOCTEUR RICHTERS, *sans regarder.* — Est-ce qu'il a encore des poils ?

HENKY. — Non.

DOCTEUR RICHTERS. — Alors, c'est le mien.

HENKY. — Et votre savon ?...

DOCTEUR RICHTERS. — Nous partageons le même savon.

HENKY. — Oh ! Et vous ne craignez pas d'attraper la fièvre des barbes ?

DOCTEUR RICHTERS. — La fièvre des... Qu'est-ce que tu nous chantes ?

HENKY. — Sans blague ! Vous, un docteur, vous ne savez pas ce que c'est que la fièvre des barbes ?

DOCTEUR RICHTERS. — Aucune idée.

HENKY. — Des boutons sur tout le visage ! On attrape ça quand on se rase avec les affaires d'un autre. Le gros Toby, une fois, il avait pris le blaireau du cuisinier... Eh bien, le lendemain, ils avaient la fièvre des barbes tous les deux !

DOCTEUR RICHTERS. — Sapristi ! Et qu'est-ce qu'ils ont fait ?

HENKY. — Du goudron.

DOCTEUR RICHTERS. — Quoi ?

HENKY. — Du goudron. Ils se sont goudronné le visage. C'est le seul remède.

DOCTEUR RICHTERS. — Tiens, tiens !... C'est bien, Henky. Je vais noter ça pour *la Gazette médicale.* Si je gagne un prix, je t'en donnerai la moitié. *(Lui tendant le casque colonial :)* Voilà toujours un acompte.

HENKY. — Ce chapeau ?... Non, pas de blague...

DOCTEUR RICHTERS. — Vas-y, prends-le. Casque colonial, première qualité. Il a coûté 24 dollars, et je ne l'ai mis qu'une fois, chez le chapelier, devant la glace !

HENKY, *essayant le casque devant le miroir du lavabo.* — Ça alors ! Pour un chapeau, c'est un chapeau ! *(Il lui tombe sur les oreilles.)* Vous ne pensez pas qu'il est un tantinet trop grand ?

DOCTEUR RICHTERS. — Fais voir... *(Il incline le casque d'un côté.)* Là... Maintenant, mon petit, tu as l'air d'un roi. Descends à terre avec ce chapeau et tu verras ce que tu tiens comme sex-appeal !

HENKY. — Oh ! je n'ai pas besoin d'un chapeau pour ça.

DOCTEUR RICHTERS. — Vraiment ! Si j'étais toi, je ferais attention, ici. En Amérique du Sud il y a beaucoup de choses entre ciel et terre qui sont pires que la fièvre des barbes. Tiens ! De magnifiques chaussures tropicales. Quelle pointure, ces pieds plats ?

HENKY. — Je ne sais pas, docteur, mais elles me vont comme un gant.

DOCTEUR RICHTERS. — Comment le sais-tu ?

HENKY. — Oh !... je crois.

DOCTEUR RICHTERS. — Je comprends maintenant où sont passées mes chaussures marron ! Tu es un sale petit voleur.

HENKY. — Docteur ! Comment pouvez-vous dire ça ?

DOCTEUR RICHTERS. — Comment saurais-tu autrement que mes chaussures te vont, crapaud ?

HENKY. — Je vous jure, docteur... je l'ai senti. C'est une « intultion » !

DOCTEUR RICHTERS. — Pas d'histoires, Henky. Je comprends la plaisanterie, mais il me faut ces chaussures marron, tout de suite. Tu as compris ?

HENKY. — Est-ce que je pourrai garder celles-ci ?

DOCTEUR RICHTERS. — Veux-tu me f... la paix ? Je te dis de me rapporter mes chaussures marron, et plus vite que ça... Quoi ?

Il aperçoit Willemse, un jeune homme mince et souriant, en tenue tropicale, qui observait la scène depuis quelques instants déjà, debout près de la porte.

WILLEMSE. — Qu'est-ce qui se passe ici ? Vous préparez un numéro de cirque ?

DOCTEUR RICHTERS. — Willemse ...!

WILLEMSE, *entrant et lui tapant sur l'épaule.* — Hello, bourreau des cœurs ! Plutôt inattendu, hein ?

DOCTEUR RICHTERS. — Par exemple... Mais d'où viens-tu ?

WILLEMSE. — Doucement !... Je suis amarré dans le port avec ma petite baignoire, tout comme toi.

DOCTEUR RICHTERS. — *L'Amsterdam* ici ? Tu es fou.

WILLEMSE. — *L'Amsterdam* en personne. Là, juste à côté des docks à huile. La pièce de résistance du port ! Une belle vache entre nous !

DOCTEUR RICHTERS. — Magnifique ! Henky, saute un peu et apporte-nous deux whiskies.

HENKY, *qui a fourré pendant ce temps trois cravates sous sa chemise.* — Duquel ? Celui du commandant ?

DOCTEUR RICHTERS. — Tu n'es pas cinglé ? Tu crois que le bateau entier est au pillage ?... Celui du mess, et je te préviens... Attends un peu ? Qu'est-ce que tu as là sous ta chemise ?

HENKY. — Sous ma quoi ?

DOCTEUR RICHTERS. — Viens ici !

Il l'attrape.

HENKY. — Maman !

DOCTEUR RICHTERS. — Boucle-la ! *(A Willemse.)* Docteur Willemse, voyez un peu, je vous prie, la tumeur que ce malade a sur la poitrine ? Quel est votre diagnostic ?

HENKY. — Écoutez, si vous croyez que je n'ai rien d'autre à faire...

DOCTEUR RICHTERS, *il a un geste menaçant vers Henky, puis se retourne gentiment vers Willemse.* — Je vous écoute, docteur...

WILLEMSE. — Mon diagnostic n'est pas encore formellement établi, cher confrère, mais je ne saurais trop vous conseiller l'opération immédiate.

DOCTEUR RICHTERS. — Très juste.

Il passe la main sous la chemise de Henky.

HENKY. — Mamaaaaan !...

DOCTEUR RICHTERS, *retirant ses cravates.* — Ah ! ah ! Joli cas de cravatite aiguë. *(Il chasse Henky à coups de pied dans le derrière.)* Hors d'ici, voleur ! *(Criant après lui :)* Et n'oublie pas les verres ! *(A Willemse :)* L'enfant du type Lombroso le plus prononcé que j'aie jamais vu. Assieds-toi. Prends une cigarette. Tu sais, sur le coup, j'ai cru voir un revenant. *(Lui bourrant les côtes :)* Tu es bien vivant, hein ?

WILLEMSE, *avec un coup de poing affectueux.* — Aussi vivant que mon cherry-brandy ! Tu te souviens ?... J'en ai encore cinq bouteilles.

DOCTEUR RICHTERS. — Cré nom ! C'est ce qu'on appelle avoir du pain sur la planche. Nous... *(Il voit l'heure à la pendule.)* Comment, il est si tard que ça ?

WILLEMSE, *vérifiant à son bracelet-montre.* — J'ai midi moins cinq.

DOCTEUR RICHTERS. — Nom d'un chien ! Alors, je ferais bien de me dépêcher, sinon je vais recevoir un de ces savons !... Tu permets ?

Il continue de rassembler hâtivement ses affaires.

WILLEMSE. — Un savon de qui ?

DOCTEUR RICHTERS. — Du vieux.

WILLEMSE. — C'est une telle brute ?

DOCTEUR RICHTERS. — Ah ! s'il n'était pas aussi bon chrétien, il serait sûrement... *(Il trébuche.)* N... de D... !

WILLEMSE. — Pourquoi diable es-tu si pressé ?

DOCTEUR RICHTERS. — Je déménage.

WILLEMSE. — Tu changes de bâtiment ?

DOCTEUR RICHTERS. — Pourquoi pas de métier ?... De cabine.

WILLEMSE. — Tu n'étais pas si mal ici, dis donc ! Ça m'a presque l'air d'une cabine de commandant.

DOCTEUR RICHTERS. — On ne peut rien te cacher ! Charmante résidence, hein ?

WILLEMSE. — Pour une vieille galère comme celle-là ?... Mais comment se fait-il que tu loges ici ?

DOCTEUR RICHTERS. — Voici plus de deux mois que je campe avec le commandant.

WILLEMSE. — Non !

DOCTEUR RICHTERS. — Comment veux-tu faire avec 146 passagers à bord et quatre cabines en tout ? Flûte, où ai-je mis mon presse-pantalon ?

WILLEMSE. — Cent quarante-six passagers dans quatre cabines ?

DOCTEUR RICHTERS. — Des émigrants. Si tu veux bien patienter une minute, je te raconterai tout. *(Henky entre avec un petit plateau et deux verres.)* Ah ! Voilà qui est mieux. Attention, attention !... *(Il fait de la place sur la table.)* Tu sais où se trouve mon presse-pantalon ?

HENKY. — Presse-pantalon ?

DOCTEUR RICHTERS. — Oui. Un grand truc en bois avec des écrous.

HENKY. — Je ne sais pas. Pourquoi ne regardez-vous pas sous ma chemise, ou derrière mes oreilles ?

Un Officier de la police militaire uruguayenne entre et salue.

L'OFFICIER. — Le commandant, je vous prie ?

DOCTEUR RICHTERS. — Il n'est pas là. Vous vouliez lui parler ?

L'OFFICIER. — Message du commandant en chef. Où puis-je le trouver ?

DOCTEUR RICHTERS. — Je l'ignore, monsieur. Il est descendu à terre il y a une heure environ et il a dit qu'il serait de retour à 11 h. 30. Je pense qu'il va arriver d'un instant à l'autre.

L'OFFICIER. — Je regrette, je ne peux pas attendre. Nous serons donc obligés de procéder sans avertissement. Merci, messieurs.

Il disparaît après un salut impressionnant. Henky le suit.

DOCTEUR RICHTERS, *à Willemse.* — Qu'est-ce que cela veut dire ?

WILLEMSE. — « Nous serons donc obligés de procéder sans avertissement. » Il vous prépare une petite surprise.

DOCTEUR RICHTERS. — Il venait peut-être pour arrêter quelqu'un ?

WILLEMSE. — Ils n'utilisent pas de soldats pour ça, ici.

DOCTEUR RICHTERS. — C'était un soldat ?

WILLEMSE. — Et comment ! Lieutenant de police militaire.

DOCTEUR RICHTERS. — Et le commandant qui n'est pas là, justement.

WILLEMSE. — Où est-il ?

DOCTEUR RICHTERS. — Toi ausssi, tu me poses des colles ? A l'office de pilotage, je suppose. Ce matin en entrant au port nous avons été témoins d'une collision.

WILLEMSE. — Et de quoi se compose votre cargaison ? Rien que ces émigrants ?

DOCTEUR RICHTERS. — Cela ne te suffit pas ?

WILLEMSE. — Pas de contrebande ?

DOCTEUR RICHTERS. — Penses-tu ! Avec notre commandant. Je te l'ai dit, c'est un vrai chrétien !

WILLEMSE. — Quel genre ? Puritain ?

DOCTEUR RICHTERS. — Il a son genre à lui. Il est de ceux que Néron avait l'habitude de jeter aux lions, je suppose... Mais s'il leur avait jeté le vieux, Néron aurait eu une surprise ! Les lions aussi, d'ailleurs !

WILLEMSE. — Et ces passagers, ils n'ont rien sur la conscience ?

DOCTEUR RICHTERS. — Penses-tu ! De pauvres Juifs, misérables.

WILLEMSE. — Des Juifs ? Des réfugiés ?

DOCTEUR RICHTERS. — Oui. D'ailleurs nous ne tarderons pas à être renseignés. Ces Sud-Américains adorent les effets d'opéra-bouffe... Et il faut encore que je me rase. Quelle barbe ! A ta santé...

WILLEMSE. — Cheer you !

Tandis qu'ils boivent, on entend des cris qui se rapprochent très vite. Ils écoutent, surpris, le verre en main. Henky entre, affolé.

HENKY. — Docteur ! Oh ! docteur ! Les passagers !

Les cris sont tout près maintenant. On distingue les voix : lamentations, protestations, cris d'horreur se mêlent. Le docteur Richters et Willemse courent aux hublots de droite, et ce qu'ils voient leur coupe le souffle.

MEYER, *hurlant à la cantonade.* — Commandant, commandant ! *(Il entre. C'est un gros homme de cinquante ans environ, avec un visage d'ivrogne, un peu enfantin.)* Commandant ! Le commandant n'est pas là ?

DOCTEUR RICHTERS. — Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui se passe ?

MEYER. — Il faut que le commandant vienne ! Ils ne les laissent pas débarquer !

WILLEMSE. — Qui ? Les juifs ?

MEYER. — J'ai besoin du commandant tout de suite ! Ils les chassent à coups de pied ! Les soldats refoulent tout le monde sur le bateau !

Au milieu du tumulte, un coup de feu éclate, suivi d'un cri perçant. Une seconde de silence. Un silence atroce... Et soudain c'est la panique. Les trois hommes se précipitent sur le pont. Henky se cache derrière la porte.

MEYER, *à la cantonade.* — Sacré nom de nom ! Hengst ! Fruithof ! Davelaar ! Empêchez-les ! Faites cesser les soldats ! Rappelez-moi tous ces gens !... Arrêtez la panique, N... de D... ! *(Un hurlement strident au-dessus de la mêlée. Meyer vocifère.)* Les écoutilles ! Fermez les écoutilles ! Ils vont les mettre en pièces !

Puis, comme la panique est à son comble, on entend un coup de sifflet.

KUIPER, *à la cantonade, très calme et avec force.* — Arrêtez, là-bas ! *(Nouveau coup de sifflet.)* Arrêtez ! *(Le tumulte s'apaise. Une femme continue à gémir au loin et un enfant pleure. Kuiper continue.)* Fruithof ! Paarlberg !... *(Les interpellés répondent d'en bas : « Présent, commandant ! »)* Aux écoutilles, tous les deux ! Attention, pas de bousculade ! Chacun son tour et allez doucement ! *(Coup de sifflet.)* Davelaar, Hengst ! *(Même jeu.)* Descendez d'abord ! Tout le monde dans les couchettes jusqu'à nouvel ordre. *(Coup de sifflet.)* Maître d'équipage... !

Il continue de donner ses ordres, tandis que les deux médecins entrent rapidement.

Henky, qui avait abandonné sa cachette en entendant la voix du commandant, en profite pour s'esquiver.

WILLEMSE. — As-tu ce qu'il faut ici, ou bien veux-tu que j'aille...

DOCTEUR RICHTERS. — Non, non, ça ira... *(Il essaie nerveusement d'ouvrir l'armoire à pharmacie.)* Saloperie ! Elle ne s'ouvrira pas... *(Il tire avec force, la porte cède.)* Voilà ! Pansements de secours...

WILLEMSE. — Les éclisses ! Prends une ou deux éclisses ! Dieu sait, il y a sûrement des jambes cassées.

DOCTEUR RICHTERS. — Oui, oui.

Le commandant Kuiper paraît sur le seuil. Une tête brûlée aux cheveux blonds. Environ trente ans, tous les signes du sang-froid et de l'autorité. Il porte son plus bel uniforme, néanmoins un peu râpé.

KUIPER. — Ah ! docteur, vous êtes là ! Descendez, voulez-vous ? Il y a des blessés. Qui est ce monsieur ?

DOCTEUR RICHTERS. — Excusez-moi, c'est le docteur Willemse de *l'Amsterdam* qui est justement...

KUIPER *incline la tête, mais ne serre pas la main de Willemse.* — Très bien, c'est chic de votre part de nous donner un coup de main. Ne vous affolez pas, surtout. C'est moins grave qu'il ne paraît.

Il sort.

WILLEMSE. — Ce n'est pas ton commandant ?

DOCTEUR RICHTERS. — Si.

WILLEMSE. — Ben, mon vieux ! C'est un gosse ! Tu as peur d'un petit garçon ?

DOCTEUR RICHTERS. — J'ai pensé comme toi la première fois que je suis monté à bord ! Mais...

KUIPER, *à la cantonnade : coup de sifflet.* — La civière est là dans une minute !

DOCTEUR RICHTERS. — Dépêche-toi ! Avons-nous tout ce qu'il faut ?

WILLEMSE. — Assez pour un régiment.

DOCTEUR RICHTERS. — Viens...

Ils sortent. La scène reste vide un instant, puis Henky passe la tête et dit « Commandant ». Puis il ouvre la porte et fait entrer un vieux monsieur tout menu, coiffé d'un panama, avec une canne et une serviette de cuir.

HENKY. — Le commandant n'est pas là, monsieur, mais si cela ne vous fait rien d'attendre une seconde, j'irai le chercher.

LE CONSUL. — Merci.

Il franchit le seuil comme une vieille cigogne.

HENKY. — Qui dois-je annoncer, monsieur ?

LE CONSUL. — Le consul

HENKY. — Notre consul ?

LE CONSUL. — Bien sûr.

HENKY. — Oh !... très bien, monsieur le consul. Je... Un petit moment... Je vais d'abord mettre un peu d'ordre... *(Il ramasse à pleins bras les divers objets laissés sur la table par le docteur Richters et les lance vivement sur le divan. Après la première brassée :)* Tous ces gens, monsieur le consul... On... On ne va pas les laisser débarquer ?

LE CONSUL. — Qu'est-ce que vous êtes à bord de ce bateau, le second ?

HENKY. — Oh ! non, monsieur. *(Deuxième brassée :)* Mais c'est terrible, monsieur. Ces pauvres bougres qui n'ont rien fait...

LE CONSUL. — Merci. Ça suffit. Appelez le commandant, vite.

HENKY. — Oui, monsieur le consul, tout de suite, monsieur. *(Troisième brassée :)* Il n'y a... Y a-t-il beaucoup de morts ?

LE CONSUL. — Combien de temps dois-je attendre encore ?

HENKY. — J'y vais, monsieur.

Il sort. Le Consul reste seul tandis que le cri de Henky s'éloigne au dehors : « Commandant ! Commandant ! » Le Consul sort un petit éventail de sa poche, fait quelques pas en jetant un regard critique sur le désordre de la cabine. Puis, il tire une montre de son gousset et compare avec l'heure de la pendule. Kuiper entre. Le Consul lui tend la main.

LE CONSUL. — C'est vous le commandant ?

KUIPER. — Oui.

LE CONSUL. — Je suis votre consul ici. Nos bureaux donnent sur le port. J'ai vu ce qui vient d'arriver de mes fenêtres et j'ai pensé que...

KUIPER. — C'est très gentil de votre part. Puis-je vous offrir quelque chose ?

LE CONSUL. — Avec plaisir. Merci. *(Il s'assoit.)* Une affaire désagréable, commandant.

KUIPER. — Oui.

LE CONSUL. — Des Juifs, n'est-ce pas ? Combien ?

KUIPER. — Cent quarante-six.

LE CONSUL. — Hum ! A vrai dire je ne comprends pas du tout comment ils ont pu gagner la terre. Ne vous avait-on pas préveau qu'on ne les laisserait pas débarquer ?

KUIPER. — Non.

LE CONSUL. — Pas de télégramme ? Aucune allusion de la part du pilote qui vous a introduit dans le port ?

KUIPER. — Rien.

LE CONSUL, *prenant un verre des mains du commandant.* — Merci. Quelle fut la cause de cette panique ?

KUIPER. — On les a arrêtés à la douane, puis des soldats sont venus et leur ont ordonné de regagner le bateau.

LE CONSUL. — Pourquoi toute cette agitation ? Ce n'est pas simplement la vue des soldats. Sûrement pas ?

KUIPER. — Ces gens-là, monsieur le consul,

gardent dans leur mémoire certains souvenirs des soldats.

LE CONSUL, *buvant.* — Pour quelle compagnie naviguez-vous ?

KUIPER. — Je navigue à mon compte.

LE CONSUL. — Vous êtes propriétaire de ce bateau ?

KUIPER. — Oui.

LE CONSUL. — Aïe... Tout ceci est bien déplaisant.

KUIPER. — Pour qui ? Pour moi ?

LE CONSUL. — Eh ! oui. Ça va vous coûter cher, à moins que vous n'ayez pris la précaution de les transporter sous sécurité.

KUIPER. — Sous sécurité ?

LE CONSUL. — Lorsque vous avez accepté ces passagers, vous ne leur avez pas demandé un cautionnement pour le voyage de retour ?

KUIPER. — Non. Aurais-je dû le faire ?

LE CONSUL. — Naturellement. Vous saviez bien que vous couriez un risque et qu'on pouvait leur refuser l'entrée en Amérique du Sud.

KUIPER. — Je ne le savais pas, monsieur le consul. Tous ces gens-là avaient leurs papiers, avec des visas parfaitement en règle.

LE CONSUL. — Oui, mais les visas ! Nous sommes en 1938. Commandant, de nos jours les visas ont bien peu de valeur.

KUIPER. — A ce qu'il paraît. Et à présent ? Ne peut-on rien faire contre cette expulsion ?

LE CONSUL. — Je suis navré, mais il serait même inutile d'essayer.

KUIPER. — Ça n'est pas drôle.

LE CONSUL. — Non. Mais, pour l'amour du ciel, dans quel guêpier vous êtes-vous fourré ? Vous me faites l'effet d'un brave marin, comment avez-vous pu vous laisser entraîner dans cette espèce de trafic d'esclaves ?

KUIPER. — Qu'entendez-vous au juste par là ?

LE CONSUL. — Voyons, commandant, entre nous ! Aucun armateur de bonne foi ne voudrait entreprendre un tel business ! Vous embarquez des hommes, déments de peur, pour un long voyage outre-mer, à des prix exorbitants, en leur offrant un degré de confort qui ne correspond même pas aux exigences les plus primitives...

KUIPER. — Je ne crois pas que nous nous comprenions très bien, monsieur le consul ! Pendant cinq ans j'ai fait un commerce honnête avec ce bateau, tout comme mon père trente ans durant l'avait fait, avant moi. Quand j'ai reçu l'offre de transporter cent quarante-six passagers pour l'Amérique du Sud, je n'ai pas demandé s'ils étaient chrétiens ou païens. J'ai installé l'avant de mon bateau pour les hommes, l'arrière pour les femmes et les enfants, et j'ai transformé la salle du mess en infirmerie. Descendez, voyez vous-même l'installation et dites-moi franchement votre opinion...

LE CONSUL. — Bon, bon, je vous disais cela, remarquez bien...

KUIPER. — Quant au prix exorbitant... Je les ai transportés pour 94 dollars par tête. La Royal Dutch l'aurait-elle fait pour ce prix ?

LE CONSUL. — Certainement pas, commandant. D'ailleurs la Royal Dutch ne l'aurait fait à aucun prix.

KUIPER. — Ceci regarde la Royal Dutch ! Moi, ce que je veux... *(On frappe.)* Oui !

Entrent le Rabbin et deux Juifs, confus et effrayés, leurs vêtements sombres paraissent tout à fait déplacés sous ce climat. Ils semblent avoir été ramassés à l'instant même par un car de police dans quelque capitale européenne et venir plaider qu'ils n'ont rien à voir avec la fusillade.

LE RABBIN. — Commandant, nous aurions quelque chose à vous dire.

KUIPER. — Pas maintenant, rabbin, vous voyez que je suis occupé.

PREMIER JUIF. — Mais... nos compagnons sont désespérés, commandant. Ils nous ont délégués pour vous demander...

KUIPER. — Pas maintenant, messieurs. Revenez dans une demi-heure.

DEUXIÈME JUIF. — Que pouvons-nous leur dire, commandant ? Il faut que nous leur disions quelque chose...

KUIPER. — J'en saurai davantage dans une demi-heure. Pas avant. *(Il referme la porte dès qu'ils sont sortis. Au Consul :)* Vous voyez !

LE CONSUL. — Ne perdons pas de temps sur le côté personnel de l'affaire, voulez-vous ? Chacun agit selon sa conscience. Vous a-t-on déjà donné l'ordre de prendre la mer ?

KUIPER. — Non, pas encore.

LE CONSUL. — Oui, les militaires eux-mêmes doivent être quelque peu ahuris du résultat de leur action. Je vais donc essayer d'en tirer avantage pour vous faire donner un peu de répit. Mais ce ne sera pas plus de vingt-quatre heures en tout cas.

KUIPER. — Et ensuite ?

LE CONSUL. — Ensuite il vous faudra reprendre la mer avec vos passagers, à vos propres frais.

KUIPER. — Bien.

LE CONSUL. — Que comptez-vous faire ?

KUIPER. — Mettre le cap sur un autre port où on les acceptera, naturellement.

LE CONSUL. — Mais, mon cher commandant, vous ne pensez tout de même pas... Non, vous n'êtes pas sérieux.

KUIPER. — Pourquoi cela ?

LE CONSUL. — Vous n'allez tout de même pas prétendre ignorer les faits : ce pays était le dernier du continent américain qui acceptait encore les réfugiés !

KUIPER. — Vous voulez dire que je ne pourrai m'en débarrasser nulle part ?

LE CONSUL. — Nulle part.

KUIPER. — Mais le Brésil, alors ? Et l'Argentine ?... Le Chili, si vous préférez.

LE CONSUL. — Aucun espoir.

KUIPER. — Mais, enfin, je ne puis tout de même pas aller jusqu'aux îles Galapagos pour débarquer ces gens !

LE CONSUL. — Vous ne pourrez pas les débarquer, commandant, même pas aux îles Galapagos !

KUIPER. — Mais où alors ?

LE CONSUL. — Nulle part. Il n'y a qu'une solution : les ramener.

KUIPER. — Les ramener ?

LE CONSUL. — Les ramener où vous les avez pris. Là-bas, ils seront bien obligés de les garder, qu'ils le veuillent ou non.

KUIPER. — Et vous osez me suggérer cela, vous, qui, tout à l'heure, prétendiez me donner une leçon d'honnêteté.

LE CONSUL. — Commandant, je vous assure, nous devrions passer sous silence le côté personnel de la question. Je ne suggère rien. Je ne puis rien suggérer. Je vous donne seulement un avis. Et on ne peut même pas appeler cela un avis, c'est le seul. Il n'y a rien d'autre à faire que les ramener.

KUIPER. — En voilà assez ! Jusqu'à présent, monsieur le consul, j'ai gardé mon calme, malgré vos insultes...

LE CONSUL. — Et vous maintenez qu'il est indifférent pour vous que ces hommes soient chrétiens ou païens ?

KUIPER. — Ces hommes sont des hommes, cela me suffit.

LE CONSUL. — Je crains de ne pas suivre très bien votre raisonnement.

KUIPER. — Je ne raisonne pas, monsieur ! J'ai un cœur qui ressent, une conscience qui doit des comptes à Dieu et une âme qui est immortelle. Eux aussi ! Même si leur foi n'est pas la vraie. Et vous aussi, même si rien de tout cela ne vous préoccupe.

LE CONSUL. — Commandant, les faits ! voulez-vous ? Tout d'abord...

KUIPER. — Les faits ! les voici, monsieur le consul. Pendant dix ans j'ai vécu sans Dieu et hors de ses commandements. J'ai bu et menti, je suis allé avec des filles, j'ai été un tel cochon que mon père m'a maudit ! Tout cela, jusqu'au jour où Dieu lui-même m'a pris au collet et jeté sur les genoux.

LE CONSUL. — Cela n'a rien à voir avec notre sujet, commandant.

KUIPER. — Cela a tout à voir, monsieur le consul. Depuis cinq ans maintenant, par la grâce de Dieu, je vis en paix avec ma conscience et les lois de ce monde, poussant dans la foi, comme un arbre. A quoi auraient servi ces cinq années si je me laissais abattre à la première bourrasque que le Seigneur souffle sur moi pour éprouver mes racines ? Je me courberai, monsieur le consul, si Dieu le veut. J'aurai mes branches arrachées de mon tronc, si Dieu le veut. Je me laisserai fendre en deux et débiter en morceaux, si Dieu le veut. Mais je ne ramènerai pas ces gens-là !

LE CONSUL. — Et supposez que ce soit justement cela que Dieu veuille, commandant !

KUIPER. — Il ne le veut pas, monsieur. C'est pourquoi Il a fait écrire la Bible.

LE CONSUL. — Alors, apparemment, je ne connais pas votre Dieu, commandant.

KUIPER. — Mais Lui vous connaît, et Il me connaît et Il connaît les pauvres diables qui couchent dans ma cale à cette heure.

LE CONSUL. — Je n'aimerais pas, commandant, croire en un Dieu qui me forcerait à accomplir un acte de folie.

KUIPER. — On n'aime pas croire, monsieur le consul. On croit !

LE CONSUL. — Mais... Mais, qu'allez-vous faire, alors ?

KUIPER. — Je veux débarquer ces gens dans un pays civilisé.

LE CONSUL. — Cela, vous ne le pouvez pas.

KUIPER. — Je les débarquerai, monsieur, même si je...

LE CONSUL. — Même si... ?

KUIPER. — Même si je dois naviguer tous feux éteints.

LE CONSUL, *il se lève. Un court silence.* — Commandant... J'aimerais que vous preniez bonne note que, moi, en tant que représentant officiel, je vous ai conseillé de ramener ces gens dans leur pays, sans délai. Tout ce que vous entreprendrez de contraire à cet avis sera donc fait sans le soutien de votre gouvernement. Au revoir. *(A la porte :)* D'homme à homme, commandant, pourquoi ne voulez-vous pas ramener ces gens ? Pourquoi ?

KUIPER. — Parce que je ne le peux pas.

LE CONSUL. — Vous ne le pouvez pas parce que vous êtes bourré d'idées fausses. Vous ne pensez pas sincèrement, parce que des journaux à sensation l'ont imprimé, que ces hommes vont être abattus sur-le-champ dès qu'ils auront mis le pied sur leur terre natale ?

KUIPER. — J'ignore ce que disent les journaux, monsieur le consul. Je ne sais que ce que j'ai vu et entendu.

LE CONSUL. — Et qu'avez-vous vu et entendu ?... Allons !

KUIPER. — J'ai vu, il y a huit semaines, monter à mon bord cent quarante-six hommes, femmes et enfants. Des Juifs, pourchassés parce que Juifs, c'est tout ce que j'en savais. Je ne me suis jamais occupé de politique et n'en ai jamais eu envie, mais j'ai vu, sur ma propre passerelle, cent quarante-six fois, le fils de Dieu monter à bord, chassé, fouetté, déchiré, implorant, avec la couronne d'épines en tête et la croix sur le dos. Des hommes comme vous et moi les frappaient, leur lançaient des coups de pied, les jetaient à terre !... Des enfants nazis alignés sur le quai, des enfants comme les deux miens, qui à Noël chantent : « Douce nuit, sainte nuit... » avec de petites voix si hautes que les larmes vous en viennent aux yeux — chantaient pendant ce temps : « Périsse Israël ! » Et puis : les yeux de ces gens, monsieur le consul !... Un homme qui a regardé une fois dans ces yeux, en sait plus qu'après avoir lu les journaux pendant cinq ans... Et alors, comme nous prenions la mer, comme le docteur, à bord, s'occupait des fausses couches, comme le pilote, sur le pont, me disait : « Beau temps, hein? » Je savais... Jamais! Jamais, jusqu'au jour du Jugement Dernier la chrétienté ne sera capable de laver ce crime de ses mains. Les Juifs ont crucifié Jésus une fois, mais les chrétiens depuis l'ont crucifié des millions de fois !... Et, maintenant, vous venez me demander de renier l'Evangile de mon Sauveur et de livrer cent quarante-six hommes aux mains de leurs bourreaux ? Non, monsieur le consul. Le coq ne chantera pas pour moi !

LE CONSUL. — Commandant, écoutez-moi. Ecoutez, juste un instant, un homme qui n'est plus

très jeune et qui peut se permettre de juger les conséquences de votre attitude, aussi noble soit-elle, car il est plus au courant de cette sorte d'affaire que vous. Supposons que vous puissiez débarquer vos passagers en contrebande quelque part. Alors, quoi ? Vous pensez que cela arrangera les choses pour eux ? Non, commandant, au contraire. En faisant cela, vous les livrerez simplement aux autorités militaires du pays en question, qui les arrêteront et les réexpédieront sans délai.

KUIPER. — On ne les internera pas après les avoir arrêtés ?

LE CONSUL. — Pas question. On les réexpédiera sur-le-champ.

KUIPER. — Mais tous ces pays n'ont-ils pas un gouvernement chrétien ?

LE CONSUL. — Chrétien ou non, les gouvernements ont été obligés de prendre des mesures sévères.

KUIPER. — Mais l'opinion publique ? Que pensent les gens de ces pays ?

LE CONSUL. — Il n'y a qu'un seul pays où l'opinion publique peut se révéler plus forte que la loi, ce sont les Etats-Unis. Malheureusement pour vous...

KUIPER. — Alors je les conduirai aux Etats-Unis.

LE CONSUL. — Mais, mon cher, c'est de la folie ! Leur défense côtière est impénétrable. C'est la première du...

KUIPER. — Ridicule !... Il existe certainement un point sauvage de la côte qui n'est pas surveillé.

LE CONSUL. — Bon. Supposons-le ! Alors vous les débarquerez en Alaska ou Dieu sait quel autre désert. Ils erreront là, un jour ou deux, ou même des semaines dans le plus grand dénuement. Ils souffriront du froid, de la faim, pour être finalement ramassés par une patrouille et réexpédiés sans merci.

KUIPER. — Mais vous venez de dire que le seul pays où l'opinion publique...

LE CONSUL. — Je me suis mal fait comprendre, commandant. Je vous ai dit que si l'opinion publique pouvait être informée de votre débarquement vous, ou plutôt vos réfugiés auraient une chance. Mais là où vous les débarquerez personne n'en saura rien... A part les mouettes ! Débarquer en contrebande cent quarante-six personnes, et ce en pleine lumière de l'opinion publique !... Vous vous rendez compte maintenant que c'est de la folie !

KUIPER. — Je me rends très bien compte, monsieur le consul, mais je crains que pour moi ça ne change rien.

LE CONSUL. — Mais, mon brave ! Vous ne pouvez négliger le bon sens.

KUIPER. — Il n'est pas question de bon sens, monsieur, mais de foi. Si Dieu s'est donné la peine de faire connaître sa volonté, il nous donnera les moyens de l'accomplir. Autrement la Bible ne serait qu'une farce.

LE CONSUL. — Alors... Alors, je n'ai plus rien à dire. Bonne chance.

Comme le Consul sort de la cabine, il se cogne presque dans le chef mécanicien, Davelaar, qui, de toute évidence, écoutait derrière la porte. Le Consul disparaît après un bref : « Pardon ! » Davelaar entre et ferme la porte. C'est un vieil homme, osseux. Il porte une combinaison tachée de graisse. Il est très myope.

KUIPER. — Eh bien ?

DAVELAAR. — Je voudrais vous dire un mot, jeune homme.

KUIPER. — Encore à écouter aux portes, hein ?

DAVELAAR. — Ouais ! Et ose un peu me le reprocher, pour voir ! Trente ans j'ai navigué avec ton père, je le connaissais comme s'il avait été mon propre frère... Eh bien, laisse-moi te dire que s'il vivait encore, à c't'heure, il te mettrait sur ses genoux et il te fesserait au sang, jusqu'à ce que tu brailles ! Ce n'est pas de la religion, ce dont tu parlais à c't'homme, c'est des histoires de gamins.

KUIPER. — Je te remercie.

DAVELAAR. — Non, petit, tu ne te débarraseras pas de moi si facilement. Tu peux bien être commandant cent fois et faire croire à tout le monde que t'es un dur, tu ne me la feras pas à moi, c'est pas la peine ! Allez, laisse ce sourire d'apôtre ou je m'en vais te l'effacer, moi ! Je t'ai appris à faire les nœuds et les épissures quand t'étais encore sur le pot. Donc laisse-moi te dire une chose...

KUIPER, *qui depuis quelques instants alignait des chiffres sur un morceau de papier.* — Combien de charbon nous reste-t-il ?

DAVELAAR. — Soixante tonnes. Dix jours. Mais laisse-moi dire mon mot... Je suis seul à présent sur ce bateau à avoir connu ton père comme je te connais. C'était un homme pieux, bien sûr, mais il mettait l'intérêt de son bateau avant toute chose. Il le mettait avant son âme et son salut. Et, aussi pieux qu'il fût, si Notre Seigneur, Lui-même, avait seulement levé le petit doigt sur *la Jeune Nelly*, il l'aurait mordu. T'entends ? Donc, laisse-moi...

KUIPER. — Nous embarquerons 500 tonnes aujourd'hui.

DAVELAAR. — 500 ? Nous sommes déjà au-dessus de la ligne de flottaison !

KUIPER. — Tous nos réservoirs sont pleins. A toi de les vider jusqu'à ce que nous soyons à niveau.

DAVELAAR. — Bon, bon ! Mais, d'abord, écoute-moi... Que tu sois pieux, mon bonhomme, ça te regarde. Pour le souci que j'en ai !... Mais dès que tu mettras le raffiot en danger, t'auras affaire à moi. Là, je n'aurai de répit que je ne t'ai aplati, mon garçon. Ton argent, tu peux le dissiper pour ces Juifs, en ce qui me concerne !... et ton âme éternelle et ton cœur sensible par-dessus le marché ! Mais bas les pattes pour *la Jeune Nelly*. T'entends ? Ton père m'a...

KUIPER. — Maintenant, ça suffit ! Tu en sais autant sur mon père que sur les Dix Commandements, et c'est fichtre peu. Pour les grands discours il faudra repasser. Je vais te faire lire ce que mon père a écrit dans la Bible qu'il m'a donnée lorsque j'ai pris le commandement de ce bateau. Alors, tu en sauras davantage.

DAVELAAR. — Ecrit ? Ne me fais pas rigoler !

Il ne savait même pas écrire. D'abord il a cassé trois plumes et, ensuite, il a écrit Dieu avec un « D » apostrophe !

KUIPER, *a sorti la Bible de sa couchette et l'a ouverte.* — Lis ça.

DAVELAAR. — Je peux pas. J'ai pas mes lunettes.

KUIPER, *lisant à haute voix.* — « A mon fils Joris, puisqu'il sera bientôt maître après Dieu de *la Jeune Nelly*. Mon enfant, ne laisse à personne le droit de se moquer de toi ni de te faire la leçon. Dans ce livre, tu trouveras ta vraie route. Lorsque je serai là-haut je continuerai de veiller au grain. Si un jour tu as le diable à ton bord, si tu sens que rien ne va plus, hisse le pavillon avec une croix que tu trouveras dans le tiroir, avec tous les documents, et je serai à ton côté. Ne désespère jamais, même si tu es noir de péchés, parce qu'il y a une chose que je sais maintenant, dont je suis sûr : « Notre Dieu est un Dieu de miséricorde. » Ton père. »

DAVELAAR. — Est-ce qu'il a écrit Dieu « D » apostrophe, oui ou non ?

KUIPER. — Tu me dégoûtes. F... le camp !

DAVELAAR. — Crois-moi ! T'es un bon commandant. Reste-le ! Il vaut mieux être un bon commandant qu'un missionnaire raté. Ce pavillon avec une croix !... Ah ! J'en crèverais de rire, pour sûr. Si tu savais...

On frappe à la porte.

KUIPER. — Oui !

HENKY. — Commandant. Quelqu'un pour vous.

KUIPER. — Qui est-ce ?

HENKY. — Je ne sais pas, commandant. Je crois bien que c'est un amiral.

Derrière Henky est apparu le commandant Bruinsma, petit, trapu, vêtu de blanc, étincelant avec ses galons dorés, hâlé, flegmatique. Il porte ses soixante ans avec une insouciance d'enfant.

BRUINSMA. — Je vous dérange ? Bruinsma, commandant de *l'Amsterdam*. Mon médecin vient de m'apprendre ce qui est arrivé ici et je viens voir si je peux vous être utile.

KUIPER. — C'est très gentil à vous, commandant; entrez donc. *(A Davelaar :)* Tiens-toi prêt à faire le plein. Dépêche-toi.

DAVELAAR. — Entendu, commandant, à vos ordres.

Il sort.

BRUINSMA. — J'espère que vous n'attribuez pas ma présence à une curiosité malsaine, commandant. Si je n'ai rien à faire ici, dites-le ! Nous serons bons amis quand même.

KUIPER. — Je ne pense pas que vous puissiez faire grand'chose, commandant. Je dois avoir quitté le port d'ici vingt-quatre heures avec tout mon chargement.

BRUINSMA. — Bien sûr. Bien sûr... Quelle plaie que ces réfugiés ! Pas besoin de me le dire, il y a à peine trois semaines, tout un bateau de ces pauvres bougres mouillait en rade d'Alexandrie. Toujours la même histoire. Ils offraient eux-mêmes de se vendre à vie. Un dollar par tête. Rien que pour pouvoir débarquer. Mais d'acheteurs, point ! Ils auraient plutôt acheté un lépreux. Vous allez les ramener, je pense.

KUIPER. — Non.

BRUINSMA. — Humm... Les débarquer en contrebande ?

KUIPER. — Si je peux.

BRUINSMA. — Où ?

KUIPER. — Sais pas. Long-Island, peut-être...

BRUINSMA. — Long-Island ? Vous êtes fou. Pourquoi pas New-York, tout de suite ? Le Brésil, mon garçon, quelque part dans la pampa. Personne ne le saura et vous vous débarrasserez de tout ce fourbi.

KUIPER. — Je veux rendre ces gens à la liberté, commandant, non pas laisser le meurtre à quelqu'un d'autre.

BRUINSMA. — Je vois... Vous êtes un idéaliste.

KUIPER. — Vous voulez dire un fou.

BRUINSMA. — Je ne sais pas encore. Ce bateau vous appartient, n'est-ce pas ?

KUIPER. — Oui.

BRUINSMA. — Hypothéqué ?

KUIPER. — Bien sûr !

BRUINSMA. — Donc vous faites de l'idéalisme sur le compte d'autrui. Alors, vous n'êtes pas fou, mais probablement chrétien.

KUIPER. — Merci de votre intérêt ; mais, comme vous voyez...

BRUINSMA. — Oui, oui, commandant, c'est la vie, je sais. Une fille nue est jolie, mais la vérité l'est davantage habillée. N'ayez pas peur, je m'en vais. *(Il va à la porte, voit la photographie en passant.)* Deux beaux enfants ! C'est à vous ?

KUIPER. — Oui.

BRUINSMA. — La femme aussi est jolie... A votre place, mon garçon, je jetterais un bon coup d'œil sur ce portrait avant de partir pour Long-Island. Jésus n'avait pas d'enfants, ce n'est pas la même chose.

KUIPER. — Comment savez-vous...

BRUINSMA. — Quoi ? Que Jésus n'avait pas d'enfants ?

KUIPER. — Comment avez-vous pu deviner mes raisons ?

BRUINSMA. — L'habitude des hommes. Vous avez la tête d'un colérique et vous agissez comme un flegmatique. Un tel péché contre la nature ne peut s'expliquer que par le christianisme. Tenez... La seule chose qui trahisse votre tempérament, c'est la couleur de vos yeux. Ils sont marrons et puis soudain tournent au noir, comme maintenant...

KUIPER, *ouvrant la porte pour le congédier.* — Merci de vous être dérangé.

BRUINSMA. — Non pas. C'est à moi de vous remercier, jeune homme. Des fous comme vous redonnent de l'espoir à un vieux pêcheur. D'ici deux mois je naviguerai quelque part, au nord, dans le voisinage de votre Long-Island. J'essaierai de vous retrouver. Peut-être, alors, pourrai-je vous être de quelque secours.

KUIPER. — J'espère en avoir fini d'ici là.

BRUINSMA. — Ne vous leurrez pas, vous n'êtes qu'au commencement de vos peines. Si dans deux mois vous êtes encore chrétien, alors moi, Bruinsma un mécréant invétéré, je serai prêt à l'accepter comme une preuve de l'existence de Dieu.

KUIPER. — Vous avez fourni vous-même cette preuve il y a un instant.

BRUINSMA. — Moi ?

KUIPER. — Votre histoire à propos de ces Juifs, en rade d'Alexandrie, qui essayaient de se vendre pour un dollar... Vous avez même ajouté que les gens auraient plutôt acheté des lépreux.

BRUINSMA. — Quel rapport avec l'existence de Dieu ?

KUIPER, *prenant la Bible et la parcourant.* — Deuteronome 2, verset... 68, si je ne me trompe... Oui, voilà. Ce qu'il adviendra des Juifs s'ils ne restent pas fidèles à leur serment. « Et le Seigneur te ramènera en Egypte sur des bateaux et là tu seras vendu comme esclave, homme ou femme, à tes ennemis, mais il ne se trouvera personne pour t'acheter. » Une promesse faite il y a cinq mille ans, remplie il y a trois semaines. *(Bruinsma reste ahuri un moment, puis sort des lunettes de sa poche et relit le texte. De légers coups ont été frappés à la porte sans qu'aucun des deux ne le remarque, elle s'ouvre avec hésitation et Kuiper explose.)* Qu'est-ce que c'est encore ? Je vous ai dit que je ne voulais pas être dé...

C'est le Rabbin, petit et misérable, chapeau à la main.

LE RABBIN. — La demi-heure est passée... Est-ce encore trop tôt... ?

KUIPER. — Il est encore trop tôt en tout cas pour que je puisse vous dire quelque chose de positif monsieur le rabbin. Le consul ne m'a pas encore fait connaître la décision finale des autorités.

LE RABBIN. — Mais que puis-je leur dire, commandant ? Que puis-je dire à mes compatriotes ? Déjà trois ont essayé de se suicider. Il n'y a donc aucun espoir ? Aucune possibilité, même petite, pour que nous soyons acceptés ?

KUIPER. — Non.

LE RABBIN. — Ach !

KUIPER. — Mais vous pouvez dire en mon nom, à vos compatriotes, que je ferai tout ce qu'il est en mon pouvoir pour les rendre à la liberté.

LE RABBIN. — Vous... vous ne nous ramènerez pas ?

KUIPER. — Non. Je vais prendre la mer. Et que Dieu m'aide.

Il met sa casquette.

LE RABBIN. — Commandant ! *(Il lui saisit la main.)* Merci !... Merci ! Merci ! Tous les enfants d'Israël...

KUIPER. — Allons ! Allons, rabbin... Notre Dieu est le même.

Il s'efface devant Bruinsma, puis devant le Rabbin et sort le dernier tandis que tombe le

RIDEAU

ACTE II

Six semaines après le premier acte. La Jeune Nelly *navigue maintenant au large de la côte des États-Unis, près de Sandy Hook. Au lever du rideau la scène est presque obscure. La porte est fermée et les rideaux sont tirés sur les hublots. Kuiper et les trois Juifs, à la lueur d'une lampe à huile, examinent une carte posée sur la table. Sur le mur, derrière eux, leurs quatre ombres sont projetées, démesurées, fantastiques. On entend une pluie fine et pénétrante tomber au dehors. Les machines bourdonnent dans les dessous, et de temps en temps on devine l'élan brisé d'une vague ou le cri rapide d'une mouette qui survole en piqué le pont du bateau. Au lointain, le timonier préposé à la sonde annonce la profondeur :* « Cinq brasses à la sonde !... Cinq et quart !... Cinq !... » *Ses appels se répéteront à intervalles réguliers, comme une mélopée, tout au long de la première scène, et ajouteront encore à l'atmosphère déjà tendue, étrange... Kuiper est en ciré, les trois autres portent leurs éternels vêtements de réfugiés, mais ils ont revêtu des ceintures de sauvetage blanches qui leur donnent un curieux air de torses sans jambes se mouvant à mi-hauteur. Kuiper, avec un compas, pointe un endroit sur la carte*

KUIPER. — Alors, vous avez bien compris ? Nous vous débarquons ici... L'embarcation de tribord, en tête, transportera les hommes sous la conduite du second Meyer ; puis viendra l'embarcation de bâbord avec les femmes, sous la conduite de M. Fruithof, puis le dinghy avec les malades sous la conduite du quartier-maître.

PREMIER JUIF. — Exactement comme les autres fois...

KUIPER. — Jusqu'ici, oui. Mais, aussitôt débarqués, ce sera tout différent. Aujourd'hui, à l'aube, vous allez avoir à guider votre groupe jusqu'à cet endroit-ci... C'est une station balnéaire. Actuellement, la saison bat son plein, elle regorge de touristes. Aussitôt là, vous n'aurez qu'à vous débrouiller pour ameuter tout le village et vous serez saufs ! Mais, pour y arriver, il ne faudra pas suivre la plage ainsi... parce que vous auriez de grandes chances d'être ramassés par une patrouille. Il vous faudra piquer droit vers l'ouest à travers la campagne jusqu'à ce que vous atteigniez cette usine... ici. Vous la reconnaîtrez facilement à ses deux cheminées. Là, vous tournez à gauche et prenez la grande route, ou, plutôt, longez-la, à travers champs... *(On frappe à la porte ; il couvre la lampe de sa casquette.)* Oui !...

Entre le docteur Richters suivi de Henky avec un sac. Les deux hommes sont en ciré, luisants de pluie.

DOCTEUR RICHTERS. — Excusez-moi, commandant, j'ai encore à prendre quelque chose dans l'armoire...

KUIPER. — Faites. Les malades sont dans le dinghy ?

DOCTEUR RICHTERS. — Oui, commandant... Entre Henky !

Il referme la porte derrière Henky et tous deux s'affairent près de l'armoire.

KUIPER, *découvrant la lampe.* — Donc, c'est clair ?

PREMIER JUIF. — Attendre l'aube, piquer vers l'ouest jusqu'à l'usine, puis à gauche le long de la route jusqu'à la ville...

DEUXIÈME JUIF. — Mon Dieu ! Si nous pouvions déjà être là !

KUIPER. — Allons, ce n'est pas le moment de perdre courage ! Le temps est idéal. Une nuit d'encre, de la pluie. Ils n'ont pas une chance sur mille de vous attraper cette fois ! Mais tout dépend de la rapidité avec laquelle vous agirez en arrivant au pays. Parlez à tout le monde, criez, cassez quelques vitres au besoin. Bref, faites ce que vous voulez dans la mesure où...

La porte s'ouvre rapidement après un coup bref, si bien que Kuiper a à peine le temps de couvrir la lampe. C'est Meyer, en ciré et chapeau de pêcheur, gouttant de pluie.

MEYER. — Quatre brasses à la sonde, commandant. Il est grand temps.

KUIPER. — Les embarcations sont prêtes ?

MEYER. — Tout le monde est en place, nous pouvons mettre à l'eau.

KUIPER. — Bon. Arrêtez les machines, continuez la sonde.

MEYER. — Entendu, commandant.

Il sort.

KUIPER. — Messieurs, je crois que nous y sommes. *(Il remet un petit coffret au rabbin.)* Monsieur le rabbin... vos papiers. *(Il serre la main des trois hommes.)* Pour la troisième fois, je vous dis : bonne chance ! *(A Henky :)* Couvre la lampe.

HENKY. — Oui, commandant.

Il obéit. Aussitôt Kuiper et les trois Juifs quittent la cabine.

DOCTEUR RICHTERS, *comme la porte se referme.* — Bon ! Redonne la lumière... Viens, petit, au travail, ne perdons pas de temps... Tiens, prends ça... Fais attention à ces bouteilles, nom d'un chien.

La cloche de la salle des machines sonne en bas ; presque aussitôt les machines s'arrêtent.

HENKY. — Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu, docteur... !

DOCTEUR RICHTERS. — Quoi ?... Quelque chose de cassé ?

HENKY. — Non... J'ai si peur...

DOCTEUR RICHTERS. — Pourquoi ? Tu n'as pas à débarquer, toi ?

HENKY. — Non. Mais j'ai à descendre avec eux et des fois qu'ils se mettraient à tirer comme les autres fois.

KUIPER, *à la cantonnade, après un coup de sifflet.* — Laissez aller, tribord ! Tenez-vous prêts, bâbord !

HENKY. — Ah ! mon Dieu, mon Dieu, ça y est.

DOCTEUR RICHTERS. — Tu vas la boucler ?... Ferme ce sac et allons-y. *(A la porte :)* Alors, tu arrives ?

Comme Henky éteint la lampe, la voix de Kuiper s'élève encore après un bref coup de sifflet.

KUIPER, *à la cantonade.* — Laissez aller, bâbord ! Tenez-vous prêts au dinghy...

DOCTEUR RICHTERS, *dans le noir.* — Henky !

HENKY. — Voilà, docteur, voilà... *(Comme Henky atteint la porte, hullulement de sirène au dehors. Aussitôt, une lumière aveuglante jaillit sur le bateau tandis qu'un coup de canon éclate, tout près comme un coup de tonnerre.)* Maman !

Henky se jette sous la table et il tombe à genoux, en prière. Des gémissements s'élèvent au dehors, noyés par le sifflet de la Jeune Nelly *qui retentit trois fois. Puis la cloche de la salle des machines sonne et les machines repartent à pleine vitesse.*

KUIPER, *à la cantonade, après un coup de sifflet.* — Doucement là-bas, doucement. Ne vous effrayez pas. Doucement ! *(Coup de sifflet.)* Numéro un ! Soulevez ! Attention à leurs mains ! *(Coup de sifflet.)* Quartier-maître ! L'échelle de corde à tribord !

Les commandements se croisent. Bruits de souliers ferrés sur le pont, bruits des embarcations que l'on hèle à bord, gémissements. Pendant tout ce temps, Henky n'a pas cessé de prier, d'une petite voix terrifiée et perçante.

HENKY, *dès le coup de canon et pendant tout ce qui précède.* — Oh ! Seigneur, oh ! Seigneur, ne me laisse pas mourir, oh ! Seigneur, qu'ils s'arrêtent de tirer, oh ! doux Seigneur, doux Seigneur, je t'en supplie, ne me laisse pas mourir, je ne recommencerai plus jamais, jamais, jamais ! je rendrai tout, tout, je le jure, le couteau du second, le porte-cigarettes du cuisinier, le porte-mines en argent du docteur, tout, tout, oh ! Seigneur, mais fais qu'ils s'arrêtent, fais qu'ils s'arrêtent de tirer ! Oh ! doux Seigneur, beau Seigneur qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, je rendrai tout, et les boutons de manchettes du second, et la lotion pour les cheveux de M. Fruithof, qui m'a trahi par sa sacrée puanteur. Je sais, oh ! Seigneur, c'était un signe que je ne devais pas mettre la patte dessus, et j'ai continué à pécher, oui, je sais, beau Seigneur, j'ai péché, péché comme mon oncle Joe, mais c'était le Diable ! je te le jure, mon bon et doux Seigneur à moi, c'est le Diable, le Diable qui l'a fait, chaque fois que je ne voulais pas il me l'a fait faire, chaque fois je voulais me convertir, mais chaque fois il mettait son sale doigt sur mon chemin, c'est sa faute, oh ! Seigneur, alors donne-moi encore une toute petite chance, fais qu'il ne soit pas trop tard, pardonne-moi, je ne dirai plus jamais que j'ai vingt ans, je ne courrai plus jamais après les filles et je n'essayerai plus de prendre leurs boucles d'oreilles, laisse-moi me lever maintenant, Seigneur, je ne recommencerai plus, fais que je m'arrête maintenant, je promets, je promets, je ferai tout ce que je n'aime pas faire, mais fais que je m'arrête de prier, allons, Seigneur, allons, fais que je dise *Amen*, je t'en supplie, fais-moi finir, s'il te plaît, s'il te plaît, il faut que je reprenne haleine et... et que je mouche mon nez... *Amen* ! Oh ! Dieu, je ne peux pas, *Amen* ! *Amen* ! Je me sens tout chose, je suis paralysé, je ne peux pas me lever, je... *Amen, Amen* ! *Amen* ! Au secours, Jésus ! ne me rends pas fou, pour l'amour du Christ, je... Au secours ! J'ai la crampe de la prière ! *(A ce moment le projecteur qui balayait le pont du bateau s'éteint et la scène est dans l'obscurité. A la cantonade, Meyer hurle :* « Paarlberg ! numéro trois ! Paarlberg ! »*)* Oh ! Jésus, oh ! ma mère, pense à ma mère, doux Jésus, maman, maman, elle tombera raide si elle apprend que je suis devenu fou à force de prier ! Elle... *(Meyer tourne le commutateur.)* Au secours ! ne tirez pas !

MEYER. — Qu'est-ce qui te prend ? *(Il le secoue.)* Hé, qu'est-ce qui ne va pas ?

HENKY. — Je ne peux pas... je ne peux plus m'arrêter... *Amen* ! *Amen* ! Oh ! mon doux Seigneur, je ne sais pas ce qu'il faut faire, je suis en lambeaux, en lambeaux à tes pieds sacrés...

DOCTEUR RICHTERS, *entrant en courant.* — Meyer, le commandant hurle après vous dans tout le bateau. Les Yankees...

HENKY. — Piétine-moi, piétine-moi donc, je n'en peux plus !

DOCTEUR RICHTERS. — Qu'est-ce qui se passe ici ?

MEYER. — Ne me le demandez pas. Tout le monde devient fou sur ce maudit rafiot ! Bon Dieu !

KUIPER, *à la cantonade, après un coup de sifflet.* — Meyer ! Numéro un !

MEYER, *criant.* — Oui, oui !... Fous à lier, je vous dis !

Il sort.

HENKY, *entre temps.* — En lambeaux, en lambeaux, oh ! Seigneur, piétine-moi ! Une loque, voilà ce que je suis, j'ai péché à mort, je suis un homme fini, oui, maintenant je voudrais être mort. *Amen* ! *Amen* ! jette-moi en enfer à coups de pied, oui, maintenant jette-moi au diable. *Amen !* au diable. Le diable, il me le paiera, je lui ferai voir ce qu'il en coûte de tenter des enfants qui voulaient aller vers Jésus. Oui ! Je lui sauterai à la gorge, oui, je lui arracherai les yeux de la tête, oui, je lui casserai ses jambes fourchues, je lui embrocherai ses cornes dans la panse, je lui arracherai la queue... *(Le docteur lui administre deux gifles bien pesées.)* Oh... Oh... *Amen* !

Henky respire et éclate en sanglots.

DOCTEUR RICHTERS. — Prends ce sac et viens.

HENKY, *geignant.* — Non, non.

DOCTEUR RICHTERS. — Allons, en route.

HENKY. — Non... Pas dans la cale. Je vous en supplie, docteur, pas dans la cale.

DOCTEUR RICHTERS. — Pourquoi, pas dans la cale ?

HENKY. — On les a battus. On a battu les Juifs, je ne veux pas voir ça.

DOCTEUR RICHTERS. — Quoi ? Qui les a frappés ?

HENKY. — Vous ! Vous tous ! Le second Meyer et M. Fruithof et M. Paarlberg et le quartier-maître, tout le monde !

DOCTEUR RICHTERS. — Tu es cinglé.

HENKY. — Trois fois qu'on les rejette ! Et maintenant ça va être le tour du cuisinier !

DOCTEUR RICHTERS. — Du cuisinier ?

HENKY. — Le cuisinier l'a dit !

DOCTEUR RICHTERS. — Qu'est-ce qu'il a dit, le cuisinier ?

HENKY. — Le cuisinier l'a dit... « Quand nous avons pris la mer, qu'il a dit, j'étais si désolé, mon cœur était comme de la gelée pour ces pauvres Juifs, qu'il a dit, mais maintenant, maintenant, je suis d'accord avec n'importe qui pour dire qu'il faut les abattre, puisqu'ils ont crucifié Jésus. Et v'là qu'ils trouvent à redire à ma boustifaille par-dessus le marché ! Si on nous rejette encore une fois, qu'il a dit, je leur coupe la tête à tous ! »

Meyer entre précipitamment, bientôt suivi de Davelaar, la salopette trempée de pluie. Meyer va à la table et fait un rouleau de la carte, puis il cherche des yeux un endroit où la cacher.

DAVELAAR, *en entrant.* — Quelle sorte de bâtiment est-ce ? Le même destroyer que l'autre jour ?

MEYER. — Je n'en sais rien ! C'est un canon avec un bateau au-dessous. Maintenant, fiche-moi la paix.

DAVELAAR. — On l'a échappé belle cette fois, c'est moi qui te le dis. Que Dieu me pardonne, j'ai senti tout ce bazar de bras et de jambes frémir sous le coup. Les Yankees sont déjà à bord ?

MEYER. — Tu ne peux pas y aller voir toi-même ?... Tu ne penses pas qu'ils auraient coupé leur soleil avant d'aborder ?

DOCTEUR RICHTERS. — Que faites-vous avec cette carte ?

MEYER. — J'essaie de la cacher. Elle est toute barbouillée de repères pour nos lieux de débarquement. Il faut que je m'en débarrasse avant que ces maudits Yankees arrivent ici et ne plongent leurs grands nez dedans.

DOCTEUR RICHTERS. — Donnez-la moi.

Il la prend.

DAVELAAR. — Combien sont-ils ?

MEYER. — Six. Il y a même un civil dans le coup ! *(Au docteur Richters qui a soulevé le dessus du divan :)* Que diable faites-vous, docteur ?

DOCTEUR RICHTERS. — Je la mets sous mon lit !

DAVELAAR. — Un civil, qu'est-ce que ça signifie ?

MEYER. — Mais vous la chiffonnez complètement. Elle sera inutilisable !

DOCTEUR RICHTERS. — Quel dommage !

DAVELAAR, *tiraillant la manche de Meyer.* — Explique-toi ! Quel civil ?

MEYER. — Oh ! ce qu'il est emm... ! Des favoris et un chapeau melon. Et maintenant va-t'en au Diable !

DOCTEUR RICHTERS, *à Henky qui écoutait attentivement.* — Tiens, porte ce sac au mess, vite !

HENKY. — Oui, docteur.

Il s'esquive.

DAVELAAR. — Pourvu qu'ils nous conduisent dans un port, cette fois.

MEYER. — Compte dessus, mon bonhomme. Ils vont même nous jeter des fleurs !... Et nous envoyer des baisers !

DOCTEUR RICHTERS. — Répondez-moi franchement. Avez-vous frappé ces Juifs ?

MEYER, *après un court silence, à Davelaar.* — S'ils voulaient nous conduire dans un port, ils auraient amené un pilote.

DAVELAAR. — Et le civil ? C'est peut-être un pilote ?

DOCTEUR RICHTERS. — Donc vous l'admettez.

MEYER. — Qu'est-ce que nous admettons ?

Croyez-vous que nous n'ayons pas mieux à faire que de vous écouter ? *(A Davelaar :)* S'ils avaient l'intention de nous conduire dans un port, ils...

Kuiper entre, suivi de deux officiers de marine : un Américain et un Hollandais. L'Américain, frais et rose, bienveillant ; le Hollandais, de bois, impassible. Tous deux sont capitaines de corvette, en grande tenue, trempés de pluie et chacun porte une serviette de cuir.

L'Officier américain, *en entrant.* — Alors, messieurs ? Tout va bien depuis la dernière fois ?

Davelaar. — Ça pourrait aller mieux, merci.

L'Officier américain. — *Well, boys!* C'est vous qui l'avez voulu. Moi, je fais mon devoir, et la seule chose qui me plaît dans tout cela, c'est votre gin. Bon Dieu ! Quel sale temps !

Kuiper. — Meyer...

Meyer. — Oui, commandant. *(Il va au placard et emplit un verre. Au Hollandais :)* Vous aussi, capitaine ?

L'Officier hollandais. — Non, merci.

Davelaar. — Va-t-on nous conduire au port, cette fois ?

L'Officier américain. — Vous voudriez bien savoir ce qu'il y a dans ma serviette, hein ?... Redonnez-moi un petit coup de votre velours...

Davelaar, *obéissant.* — Vous nous avez flanqué une secousse, cette fois, jeune homme. J'ai failli plonger dans ma chaudière.

L'Officier américain. — Nous vous avons manqués de peu ?

Davelaar. — De peu ? Je vous crois, toute ma batterie de cuisine m'est tombée sur la tête.

L'Officier américain. — Parfait. Notre chef canonnier sera enchanté de l'apprendre. *(Prenant le verre :)* Merci, mon oncle. Je suis tout seul à boire ?

Davelaar. — On se prive pour vous le garder.

L'Officier américain. — Alors, vous feriez mieux de boire avec moi, car c'est notre dernier rendez-vous. Hop-là !

Il boit.

L'Officier hollandais. — Maintenant, pouvons-nous parler service, commandant ?

Kuiper. — Quand vous voudrez. Mais dites-moi d'abord ce que je dois faire. Demeurer ou appareiller ? Il faut que je prenne mes dispositions...

L'Officier hollandais. — Je crois que les ordres sont que nous restions à bord et attendions le jour... *(A l'Américain :)* N'est-ce pas ?

L'Officier américain, *vidant son verre.* — Oui... Ah ! vous allez bien me manquer !... Vous pouvez jeter l'ancre, commandant. Le fond est bon par ici, vous ne risquez rien.

Kuiper. — Jetez celle de tribord, Meyer. Vous, chef, couvrez vos feux et laissez un homme de garde. Et vous, descendez, docteur...

Docteur Richters. — Oui, commandant.

Davelaar. — Mais, si on doit...

Meyer. — Viens !

Ils sortent.

L'Officier américain. — Maintenant, commandant... *(Au Hollandais :)* Ça ne vous fait rien que je parle le premier ?

L'Officier hollandais. — Je vous en prie.

L'Officier américain. — Écoutez, sacrée tête de pioche de Hollandais *(Au Hollandais :)* Pardon.

L'Officier hollandais. — Non. Je vous en prie...

L'Officier américain. — Laissez-moi d'abord vous poser une question : espérez-vous toujours nous rouler ?

Kuiper. — Pourquoi ne nous conduiriez-vous pas au port, cette fois ?

L'Officier américain. — Si c'est cela que vous attendez, vous feriez mieux de vous commander un rocking-chair. D'ailleurs, vous le savez fort bien.

Kuiper. — J'espérais pouvoir débarquer ces gens sans avoir à les torturer une quatrième fois.

L'Officier américain. — Mon cher, nous avons déjà discuté de tout cela les autres fois, donc il est inutile que je précise à nouveau la position des autorités américaines vis-à-vis de vous et de votre infortunée bande de cloches... Nous sommes tous de cœur avec vous, vous le savez. Et c'est la raison pour laquelle nous vous avons laissé filer trois fois à si bon compte. Mais que nous ayons de la sympathie ou non pour vous et votre cargaison, que nous tirions le chapeau devant le diable de marin que vous êtes, tout ceci n'a rien à voir avec notre devoir... Donc, si nous sommes amenés à vous dire, cette fois, des choses que vous n'aimerez pas entendre, ne vous en prenez ni à moi ni à la marine. Compris ?... *(Se tournant vers le Hollandais :)* *Captain, after you...*

L'Officier hollandais, *ouvrant sa serviette.* — Commandant, je suis ici comme représentant officiel de l'attaché naval près l'ambassadeur de Sa Majesté à Washington, et c'est mon devoir de vous prévenir que tout ce que vous direz en ma présence sera consigné dans mon rapport et pourra être utilisé contre vous.

Kuiper. — Merci.

L'Officier hollandais. — Les autorités navales des Etats-Unis ont mis notre attaché naval au courant de votre activité et elles lui ont demandé d'y mettre fin. Ceci, et c'est également mon devoir de vous en informer, n'est pas en notre pouvoir. Seulement...

L'Officier américain. — Écoutez, mon vieux, c'est tout simple...

L'Officier hollandais. — Seulement, vous avez dû observer, commandant, que les coups de canon tirés à trois reprises devant vous par leur garde côtière frappaient chaque fois plus près de votre bâtiment...

Kuiper. — Je vous crois. Cette nuit, nous avons reçu une trombe d'eau sur la tête, sans parler du reste. Peut-être, la prochaine fois, pourraient-ils...

L'Officier hollandais. — La prochaine fois,

commandant, le coup ne sera pas tiré juste devant votre bateau, mais en plein dedans. Tel est le message que les autorités navales des États-Unis ont bien voulu transmettre à notre attaché naval près l'ambassadeur de Sa Majesté à Washington, et ma mission, ici, est de dégager la responsabilité éventuelle du gouvernement royal néerlandais dans le cas où votre bâtiment viendrait à être coulé.

KUIPER. — C'est une plaisanterie...

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Soyez assuré, commandant, que la garde côtière exécutera cet ordre sans une seconde d'hésitation. *(A l'Américain :)* Est-ce vrai ?

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Et comment ! Je vous l'ai déjà dit, vieux frère, nos propres sentiments ne comptent pas. Maintenant que nous avons des ordres précis, nous vous coulerons... comme ça ! Vous saisissez ?

KUIPER. — Très bien. Allez-y !

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Comment ?

KUIPER, *au Hollandais.* — Dites à la garde côtière des États-Unis, de ma part, qu'elle ne pourrait me rendre un plus grand service. *(A l'Américain.)* Retournez sur votre destroyer, prévenez votre commandant que demain je ferai une nouvelle tentative pour débarquer ces gens et demandez-lui de tirer. Mais priez-le d'être assez aimable pour viser l'arrière du bateau. Ainsi *la Jeune Nelly* ne s'enfoncera pas trop vite. Nous aurons la satisfaction d'une belle mort, et vous en aurez pour votre argent.

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Je vous avais prévenu. Il est cinglé !

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — C'est là votre dernier mot ?

KUIPER. — Oh ! je vous en prie. Pour qui me prenez-vous ? J'ai mes deux cales pleines de gens sur le point de devenir fous. Croyez-vous que je veuille perdre mon temps à discuter de telles inepties ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Inepties ?

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — L'existence même de votre bateau est en jeu !

KUIPER. — C'est insensé !... Mais... vous avez mieux à faire que de me couler ! Qu'est-ce que vous ferez, après ? Vous serez obligés de mettre vos canots à la mer, de ramasser mes Juifs et de les conduire vous-mêmes à terre ! Et vous serez la risée du monde entier, car ils iront tout droit dans un camp d'internement.

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Vous vous trompez, commandant. Même si vos réfugiés réussissaient à mettre le pied sur le territoire des États-Unis, ils seraient renvoyés dans leur pays.

KUIPER. — Non, monsieur.

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Pardon ?

KUIPER. — Non, monsieur ! Ils le seraient, si l'opinion publique pouvait être tenue à l'écart du fait. Mais l'opinion publique est alertée ! Chaque estivant, du cap Hatteras à Sandy Hook, sait à l'heure qu'il est, qu'une cargaison de Juifs affamés essaie de gagner secrètement la côte. Dès l'instant où un seul d'entre eux accéderait à la terre ferme, tous les journaux, de New-York à San-Francisco, éclabousseraient leur première page de la nouvelle. On a même formé un comité pour leur obtenir des visas, et je le contacte chaque jour par radio ! Donc, dites à votre commandant de tirer, monsieur. Dès demain ! Ainsi, après-demain, mes gens seront en sûreté. Mais il ne tirera pas, et vous vous êtes trompés d'adresse. J'en sais trop, messieurs !... Veuillez transmettre mon bon souvenir à l'ambassadeur.

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Je suis le derrière par terre...

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Vous paraissez tout à fait au courant des questions américaines, commandant. Qui vous a si bien renseigné ?

KUIPER. — Le consul, à Montevideo.

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — C'est dommage.

KUIPER. — Pour vous.

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Pour ce consul.

KUIPER. — Pourquoi ? Cet homme n'avait-il pas le droit de me dire la vérité ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Un consul, commandant, n'est pas là pour servir la vérité, mais les intérêts de son gouvernement.

KUIPER. — Et comment le fait que je sauve ces misérables Juifs peut-il nuire aux intérêts de mon gouvernement ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — C'est au gouvernement d'en juger, commandant, pas à vous. Et vous devez obéir aux autorités de votre pays qui vous ordonnent à présent de ne plus tracasser une puissance amie.

KUIPER. — Et ces Juifs ? Qu'est-ce que le gouvernement veut que je fasse de ces Juifs ? Dois-je les ramener pour qu'ils soient massacrés ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — C'est votre affaire. Si vous ne voulez pas les ramener, jetez l'ancre hors la limite de trois milles et attendez le résultat des efforts de votre comité. Mais au cas où vous continueriez par la force à essayer d'imposer aux États-Unis ces étrangers indésirables je vous demanderai de bien vouloir signer la déclaration que je vais vous lire.

KUIPER. — Quelle déclaration ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Une déclaration par laquelle vous reconnaissez avoir été informé du fait que le gouvernement royal néerlandais décline toutes les responsabilités politiques de vos actes.

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Autrement dit, qu'il ne reconnaît plus votre bateau comme son territoire.

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Je ne pense pas que ce soit possible légalement, capitaine, mais, pratiquement, c'est à peu près ça. Bref, si vous refusez de faire droit à notre requête, requête pressante, commandant, vous serez dorénavant sans protection d'aucune sorte lors de vos tentatives. C'est une mesure très rude, je sais, mais vous avez encore le choix.

KUIPER. — En somme, si je prends la mer avec mes cent quarante-six passagers et si je navigue jusqu'à ce qu'ils périssent tous de faim et de soif, moi y compris, je serai un bon citoyen ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — S'il vous plaît de le prendre sur ce ton, certainement.

KUIPER. — Mais si je persiste à vouloir secouer ce peuple qui dort, pour essayer de sauver ma cargaison de moribonds, je serai mis hors la loi ?

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Oui !

KUIPER. — Que choisiriez-vous, monsieur, en pensant que Dieu vous observe ?

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Ça y est, il remet ça avec la bonne vieille Bible ! Non, mon cher pirate chrétien. Aujourd'hui vous ne m'entraînerez pas dans un débat digne de l'Armée du Salut ! Je ne suis pas de force. Mais nous avons pensé à vous : nous vous avons amené un champion ! Et vous feriez bien de compter vos dents tout de suite.

KUIPER. — De qui parle-t-il ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — L'attaché naval, commandant, a su que votre conduite était inspirée par des considérations chrétiennes, et comme le gouvernement de Sa Majesté ne veut négliger aucune chance de dissiper ce malentendu, il s'est mis en rapport avec le pasteur de la communauté hollandaise à New-York. Vous êtes membre de l'Eglise réformée des Pays-Bas, n'est-ce pas ?

KUIPER. — Un pasteur ? Ce n'est pas le type qui était assis dans le canot avec vous ?

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Mais si. Plutôt surpris, hein ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Le pasteur est ancien aumônier de la marine, et, malgré son grand âge, il n'a pas cru pouvoir se dérober à la requête conjuguée de nos deux départements. Il a donc consenti à ce voyage afin d'échanger quelques vues avec vous. Il me semble que notre discussion est arrivée à un point...

KUIPER. — Je ne veux pas voir cet homme.

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Alors vous n'êtes pas sûr de vous ?

KUIPER. — Je n'ai pas de leçons de catéchisme à recevoir d'un pasteur qui a partie liée avec des assassins.

L'OFFICIER AMÉRICAIN. — Eh ! *take it easy* !

L'OFFICIER HOLLANDAIS, *qui avait ouvert la porte.* — Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur le pasteur...

Presque immédiatement, apparition noire et ruisselante du Pasteur. C'est un homme aux cheveux gris, le visage profondément ridé comme celui d'un vieux moine. Les deux officiers sortent et referment la porte.

LE PASTEUR, *la main tendue.* — Bonsoir, mon frère.

KUIPER. — Nous ne sommes pas frères.

LE PASTEUR. — Êtes-vous chrétien ?

KUIPER. — Oui !

Le Pasteur lui assène une gifle retentissante. Kuiper, aussitôt, veut riposter, mais le Pasteur saisit son bras et le retient avec une agilité et une force tout à fait inattendues.

LE PASTEUR. — Sermon sur la Montagne : saint Matthieu, chapitre 5, verset 39 : « Quiconque te frappe la joue droite, tourne vers lui l'autre joue aussi. » Donc, vous n'êtes pas chrétien, vous essayez de le devenir, tout comme moi. Asseyons-nous...

Le Pasteur s'assied et essore les pans de son manteau. Kuiper, d'abord abasourdi, fait quelques pas, puis s'arrête devant la photographie.

KUIPER, *de dos, au Pasteur.* — C'est donc mal ce que je fais ?

LE PASTEUR. — Que faites-vous ?

KUIPER. — J'essaie de sauver ces Juifs.

LE PASTEUR. — En les ramenant affamés et torturés au lieu de les ramener bien portants et forts.

KUIPER. — Je ne les ramènerai pas !

LE PASTEUR. — Pas aujourd'hui peut-être, mais dans une semaine ou deux.

KUIPER. — Je les débarquerai...

LE PASTEUR. — Comment le savez-vous ? Dieu vous l'a-t-il dit ? Avez-vous vu un signe ?

KUIPER. — Non.

LE PASTEUR. — Alors, vous ne les débarquerez pas, car moi, j'ai vu un signe... Une vingtaine de destroyers filant leurs 45 nœuds. Des avions qui vous guettent, jour et nuit. Tout l'argent et toutes les forces matérielles du monde contre vous.

KUIPER. — Alors, j'aurais mal lu la Bible, toute ma vie ?

LE PASTEUR. — Sûrement. La Bible est un livre mystérieux, mon frère. Les paroles de Dieu semblent se contredire elles-mêmes, très souvent. J'ai trente-cinq années d'études et de pratique théologiques. Quand j'étais encore sur les bancs de l'école, je croyais savoir lire la Bible. Aujourd'hui, je ne le crois plus.

KUIPER. — Monsieur le pasteur, c'est très important pour moi ; cela pourrait tout changer. Répondez-moi, non pas comme un représentant du gouvernement, mais comme l'homme de Dieu : croyez-vous que ce puisse être la volonté de Dieu que je ramène ces gens ?

LE PASTEUR. — Je crois que la volonté de Dieu est que vous deveniez chrétien. Vous ne le deviendrez pas en torturant cent quarante-six personnes pour votre propre salut. Si vous ne pouvez accepter les ordres des autorités, il n'y a qu'une seule issue : vous démettre. Cédez le commandement à votre second et quittez la mer. Ainsi vous accomplirez un sacrifice pour votre foi... Mais faites-le en secret, comme l'enseigne le Christ. Pas avec des trompettes au coin de la rue, dans l'ombre. Alors, vous serez aussi bon chrétien que ces pauvres bougres qui refusent un emploi aux chemins de fer parce qu'ils ne veulent pas travailler le dimanche.

KUIPER. — Mais ces hommes n'ont qu'eux-mêmes et leurs familles à considérer ! Moi, je tiens dans ma main le sort, la vie de cent quarante-six êtres !

LE PASTEUR. — Si je pouvais croire, ne serait-ce qu'une seconde, que vous pouvez sauver ces gens, je dirais que vous avez raison.

KUIPER. — Pourquoi ne le pourrais-je pas ? Si Dieu s'est donné la peine de me révéler Sa volonté, Il me donnera bien les moyens de l'accomplir.

LE PASTEUR. — Mon cher enfant, la seule personne qui ait été capable, jusqu'à présent, d'interpréter sans erreur la volonté de Dieu, c'est Jésus. Et j'espère que vous me pardonnerez si je ne vous considère pas comme un second Messie.

KUIPER. — Ne voyez en moi qu'un serviteur de Dieu, comme vous-même.

LE PASTEUR. — Saint Matthieu, 12, verset 19 : « Le serviteur de Dieu travaille sans bruit. Il ne se débat pas, il ne crie pas ; et nul homme n'entend sa voix dans les rues. »

KUIPER. — ... Le même Matthieu, je ne sais pas quel verset : « Ce que je vous dis dans l'obscurité, répétez-le dans la lumière, et ce que vous entendez dans vos oreilles, criez-le sur les toits. »

LE PASTEUR. — Commandant, je vous l'ai déjà dit, il est inutile d'entamer ici une discussion sur l'exégèse des Ecritures. Vous êtes dans l'erreur. La libre interprétation des Ecritures a des bornes, fixées par l'Eglise elle-même pour chacun de ses membres. Vous les avez dépassées. Au nom du Synode de l'Eglise réformée des Pays-Bas, je dois vous sommer de cesser vos tentatives.

KUIPER. — Et que dit le Synode à propos de ces Juifs ? Dois-je les assassiner ?

LE PASTEUR. — Laissez cela à Dieu. Vous en avez déjà trop fait.

KUIPER. — Et si je pensais avoir fait trop peu ?

LE PASTEUR. — Si vous persistiez dans vos tentatives de débarquer ces gens en contrebande, vous agiriez contre les commandements explicites de votre Eglise.

KUIPER. — Peut-être, vous aussi, avez-vous une déclaration à me faire signer ?

LE PASTEUR. — Pas une déclaration à proprement parler, mais j'ai griffonné le point de vue de l'Eglise quelque part... *(Il fouille dans ses poches)* et je vous serais obligé de bien vouloir y mettre votre signature, afin de dissiper tout malentendu avec l'ambassadeur. *(Il tend une feuille de papier à Kuiper. Celui-ci la prend et la déchire sans un mot. Le Pasteur se lève.)* En même temps que ce papier, vous venez de déchirer les principes qui conduisent notre peuple depuis 300 ans.

KUIPER. — Et où l'ont-ils conduit ? Ecoutez...

Dans le bref silence qui suit, des gémissements lointains provenant des cales, qui avaient flotté dans l'air tout le temps de la scène, se font plus nets.

LE PASTEUR. — Le plus grand péché qu'un homme puisse commettre, mon frère, c'est l'orgueil spirituel. Il n'y a pas un vrai chrétien dans le monde qui ne soit tourmenté par le problème juif !

KUIPER. — Pour un vrai chrétien, monsieur le pasteur, il n'y a pas de problème juif, il n'y a que des problèmes chrétiens.

LE PASTEUR. — Je vais prier pour vous, commandant, afin que Dieu vous ait en miséricorde. C'est tout ce qu'il me reste à faire.

KUIPER. — Merci, monsieur le pasteur. Monsieur le rabbin et moi, nous prierons de notre côté pour l'Eglise réformée des Pays-Bas.

Le Pasteur remet son chapeau trempé, comme un juge se couvre pour prononcer un verdict de mort. Il ouvre la porte. Le Rabbin est là derrière, dans la pluie, son petit coffret à la main.

LE RABBIN. — Oh !... excusez-moi, commandant... Je ne voulais pas vous déranger...

KUIPER. — Vous arrivez juste au bon moment.

Le Pasteur disparaît dans l'obscurité. Le Rabbin entre, hésitant.

LE RABBIN. — Je ne suis venu que pour vous rapporter les papiers... Je crains que la boîte ne soit un peu mouillée.

KUIPER, *prenant le coffret.* — Oui... La troisième fois n'a pas été la bonne. Dommage.

LE RABBIN. — Nous vous sommes tous très reconnaissants, commandant, d'avoir voulu essayer encore une fois. Mais... maintenant, je suppose que vous allez... ou bien y a-t-il encore un petit espoir... ?

KUIPER. — Je ne sais pas.

LE RABBIN. — Pour mes gens, commandant. Ils commencent à perdre tout courage, maintenant. N'y a-t-il rien que je puisse leur dire ? Il n'est pas nécessaire que ce soit vrai...

DOCTEUR RICHTERS, *entre en trombe, sans saluer.* — Commandant, j'ai à vous parler immédiatement ! Les Juifs...

KUIPER. — Je regrette ! Je suis occupé avec un de mes passagers.

DOCTEUR RICHTERS. — Mais je voulais, justement, devant le rabbin...

KUIPER. — Je vous remercie.

DOCTEUR RICHTERS, *vexé.* — Oh ! pardon...

Il sort.

KUIPER, *au Rabbin, effrayé.* — Je suis à la dérive, moi aussi, rabbin. Dites-leur... Dites-leur simplement que j'ai prévenu le comité à terre que nous avions atteint l'extrême limite de l'épuisement... et que le télégramme décisif peut arriver d'un instant à l'autre.

LE RABBIN. — Oui... oui, ça c'est très bien, commandant... Merci. Merci beaucoup. Je m'en vais maintenant.

KUIPER. — Une seconde, je vous prie... *(Il ouvre la porte et appelle :)* Docteur !

DOCTEUR RICHTERS, *apparaissant à la porte après quelques instants, très froid.* — Vous m'avez appelé ?

KUIPER. — Votre message.

DOCTEUR RICHTERS, *distant.* — L'équipage maltraite les Juifs... enfin... les passagers. J'ai pensé que c'était mon devoir...

KUIPER. — Qui les maltraite ?

DOCTEUR RICHTERS. — Les officiers, le quartier-maître et les matelots, tout le monde. Quand on les a chargés dans les canots, il y a déjà eu quelques bourrades et des coups de pied, et lorsqu'on les a refoulés dans les cales, on s'est servi des ceinturons !

KUIPER, *au Rabbin.* — Est-ce vrai ?

LE RABBIN. — Non, non, commandant. Pas du tout... Enfin, je veux dire... Le docteur a parfaitement raison, mais cela n'a aucune importance.

DOCTEUR RICHTERS, *à Kuiper.* — Voilà, vous

l'entendez ! *(Au Rabbin:)* Comment voulez-vous, monsieur, que nous puissions prévenir de tels faits si tous, vous vous donnez le mot pour la boucler ! Depuis une quinzaine, j'ai soigné quantité de plaies et d'ecchymoses. Toujours les malades m'affirmaient : « Je me suis cogné... c'est le roulis !... C'est le tangage !... » Bonne poire, moi, je l'ai cru ! Et aujourd'hui je m'aperçois...

KUIPER. — Un instant, docteur ! *(Au Rabbin:)* Je vous demanderai d'éclaircir cette histoire plus tard, monsieur le rabbin, vous et les deux autres messieurs, mais maintenant descendez, s'il vous plaît, rassurez vos gens et mettez fin à ces gémissements.

LE RABBIN. — Oui, commandant. Très bien, commandant. *(Il s'incline devant le commandant:)* Au revoir... *(Puis devant le docteur Richters :)* Au revoir...

Et il disparaît dans la nuit.

DOCTEUR RICHTERS, *dès que le Rabbin a refermé la porte.* — Vous m'excuserez, commandant, mais... la manière dont vous m'avez vidé tout à l'heure, comme un petit garçon... je ne peux pas laisser passer ça ! Après tout, je suis le médecin du bord !

KUIPER. — Précisément, docteur, parce que vous êtes le médecin du bord, j'aimerais vous voir admettre que ce dont ces gens ont le plus besoin, aujourd'hui, c'est de se sentir respectés afin de ne pas perdre leur dignité d'homme. Or, quand vous parlez de « Juifs » qu'on « charge » et qu'on « refoule », vous vous conduisez comme un vétérinaire.

DOCTEUR RICHTERS. — Parfaitement exact... Je m'excuse. Symptôme typique de la neurasthénie. Je n'y peux rien, commandant. Tout cela est au-dessus de mes forces.

KUIPER. — Comment avez-vous eu vent de ces mauvais traitements ?

DOCTEUR RICHTERS. — Henky, le gosse, me l'a craché au visage dans un moment d'hystérie. Meyer et le chef Davelaar ont dû l'admettre. C'est le cuisinier qui semble être le meneur, il a excité tout le bateau contre les Juifs. Et ces idiots-là font son propre jeu par leur attitude rampante. Il est vrai qu'avec ce que je leur ai foutu comme bromure depuis quelque temps...

KUIPER. — Mais quand nous avons quitté l'Amérique du Sud, il y a deux mois, l'équipage était enthousiaste !

DOCTEUR RICHTERS. — Ils ne voient plus d'issue à cette aventure. Et ils craignent pour leur salaire. C'est de l'argent durement gagné ; ils le sentent compromis pour une cargaison de malheureux qui ne croient plus eux-mêmes à leur salut ! Et il y a une autre chose contre laquelle je dois vous mettre sérieusement en garde. Si nous sommes rejetés de la côte encore une fois, comme cette nuit, vous pouvez vous attendre à une épidémie de suicide, en bas, et alors ce sera l'enfer en plein.

KUIPER. — Allons, allons. Ces hommes en ont vu d'autres !

DOCTEUR RICHTERS. — Je vous ai fait un rapport. Vous le lirez. Vous pouvez voir vous-même du haut de votre passerelle. La moitié de ces gens campent maintenant sur le pont parce que la promiscuité en bas, les rend fous ; la claustrophobie se répand comme une maladie contagieuse. Je dilue maintenant mon bromure à 0,70 parce qu'autrement ma réserve ne durerait plus qu'une semaine. Les contractions cardio-vasculaires sont à l'ordre du jour. Plus de trente malades se plaignent de brûlures à l'estomac et ils prétendent qu'ils ont attrapé un ulcère à cause de la nourriture... ce qui explique, d'ailleurs, l'hostilité du cuisinier !... Mais je ne trouve pas un seul ulcère : rien que des spasmes nerveux. Encore un choc, et, vous pouvez en être sûr, tous ces gens attenteront à leurs jours. L'un d'eux a d'ailleurs pris les devants. Il a dû absorber du laudanum, il est mourant... Mais oui. La plupart ont sur eux un poison mortel qu'ils refusent de me donner. Si d'ici une semaine vous ne les avez pas libérés d'une façon ou d'une autre, *la Jeune Nelly* ne sera plus qu'un îlot de forcenés en flammes que nous serons obligés d'abandonner, vous et moi, en hurlant. Si c'est cela, votre christianisme appliqué...

KUIPER. — Très bien. J'en sais assez maintenant. Descendez, voyez ce que vous pouvez faire.

DOCTEUR RICHTERS. — Il y a encore une chose, commandant...

KUIPER. — Non, pas maintenant. Plus tard.

DOCTEUR RICHTERS. — Comme vous voudrez.

Le Docteur sort tranquillement et referme la porte. Kuiper reste seul, abattu, vaincu presque. Le jour se lève derrière les hublots, un jour sinistre, jaunâtre et larmoyant de pluie. Kuiper fait quelques pas, s'arrête devant le portrait et se couvre le visage de ses mains. Puis, Davelaar entre doucement, regarde Kuiper, allume sa pipe. Un long silence.

DAVELAAR. — Tu te souviens de ce que je t'avais dit !

KUIPER. — Oh ! fous-moi la paix.

DAVELAAR. — *La Jeune Nelly* ne servira plus de cible ! Compris ?

KUIPER. — Tu savais qu'on frappait les Juifs ?

DAVELAAR. — J'en étais, moi.

KUIPER. — Ne recommence pas !

DAVELAAR. — Si tu veux bien ne plus leur faire faire de gymnastique sur les échelles du bateau, ce ne sera pas nécessaire.

KUIPER. — Tu ne te soucies pas beaucoup de ton âme, hein ?

DAVELAAR. — Je me soucie de deux choses : de *la Jeune Nelly* et de son commandant. C'est moi qui ai fait de toi le marin que tu es. Je ne te laisserai pas devenir fou sous mes yeux. J'aime mieux risquer le salut de mon âme en cognant sur un ou deux Juifs. Sais-tu bien qu'une mutinerie se prépare ?

KUIPER. — Oh ! ça va...

DAVELAAR. — Jusqu'à présent c'étaient les Juifs qui écopaient. Mais bientôt ce sera toi. Ton numéro de dompteur a fait son petit effet tant que tu étais sûr de toi-même, mais ils vont te sauter à la gorge

dès que tes genoux commenceront à trembler. Et n'essaye pas de me faire croire que tu ne trembles pas en ce moment.

On frappe à la porte. Une première fois. Kuiper ne bouge pas. Une seconde fois. Davelaar ouvre: ce sont les deux officiers, munis de leurs serviettes.

L'Officier hollandais. — Commandant, nous venons pour connaître votre décision.

Kuiper. — Est-il indispensable que je la prenne si vite ?

L'Officier hollandais. — Je regrette. Nous ne pouvons pas vous accorder plus de temps. Le soleil se lève dans dix minutes.

L'Officier américain. — De plus, le pasteur nous a fait connaître le résultat de votre entretien. Après cela, tout gaspillage de mots semble inutile. Finissons donc et qu'on n'en parle plus. A vous, capitaine.

L'Officier hollandais, *mettant de l'ordre dans ses papiers.* — Un instant. Avez-vous votre exemplaire ?.

Kuiper fait un signe à Davelaar qui sort vite.

L'Officier américain. — Oui. Je l'ai ici. Allons-y. Droit au but.

L'Officier hollandais, *à Kuiper.* — A propos... Au cas où vous vous sentiriez enclin à déchirer aussi cette déclaration, je vous prie de considérer que nous en possédons quatre copies. Je vais vous la lire... *(Lisant:)* « Je soussigné Kuipef Joris, né le... etc., etc., commandant de ce cargo à vapeur, etc., enregistré à, etc., déclare en signant la présente avoir été pleinement informé du fait qu'en persistant à vouloir débarquer clandestinement ma cargaison composée de cent quarante-six individus apatrides... » *(A l'Américain :)* Je devrais peut-être rectifier maintenant et mettre cent quarante-cinq ? *(A Kuiper :)* Nous venons d'apprendre par votre médecin de bord que l'un d'eux...

L'Officier américain. — Ça va. N'insistez pas.

L'Officier hollandais. — Bon. Nous disions : « ... composée de cent quarante-cinq individus apatrides sur un territoire ami quel qu'il soit j'agirais contre et malgré le vœu explicite du gouvernement royal néerlandais, représenté ici par l'ambassadeur de Sa Majesté à Washington, en la personne du capitaine de corvette baron de... etc., et que j'ai reçu, en outre, avertissement de l'extrême gravité des conséquences pouvant résulter d'une telle action. Lu et approuvé à bord de *la Jeune Nelly*, etc., en présence du capitaine de corvette Baron de... etc., etc. » Voulez-vous signer ici...

Kuiper. — Vous tenez beaucoup à cette signature ?

L'Officier hollandais. — Ne plaisantons pas, commandant. Le temps presse. Allons, signez.

Kuiper. — Si je signe, me voilà pirate, n'est-ce pas ?

L'Officier américain. — *Got damn !* Je suis marin, pas avocat. Je... vous me conduirez sur le pont. Il est temps de partir.

L'Officier hollandais. — Vous pouvez dire que nous sommes prêts.

L'Officier américain. — O. K.

Il sort.

L'Officier hollandais. — Ne savez-vous pas lire ?

Kuiper. — Pourquoi ?

L'Officier hollandais. — « J'agirais contre et malgré le vœu explicite du gouvernement royal néerlandais... et j'ai reçu en outre avertissement de l'extrême gravité des conséquences pouvant résulter d'une telle action. » Alors !

Kuiper. — Quelles sont ces conséquences ?

L'Officier hollandais. — Les Américains nous ont demandé de vous arrêter ! Mais nous leur avons répondu qu'ils avaient leur propre police pour cela, et que nous nous contenterions d'entrer en action le jour où vous vous mettriez en tête d'apparaître dans nos propres eaux territoriales avec votre vaisseau fantôme ! Et, bien que nous soyons, sans doute, le pays au monde qui a le plus fait pour les réfugiés israélites, laissez-moi vous dire, commandant, que nous vous traiterions d'une tout autre façon encore, et que nous ne l'aimerions pas plus que les Américains. Car avec tout votre christianisme, savez-vous ce que vous êtes ? Un instrument entre les mains de ces mêmes bouchers contre lesquels vous voudriez protéger vos émigrés ! En acceptant de patronner, comme vous le faites, leurs éléments indésirables au nom de l'humanité, vous les aidez tout simplement à terroriser le reste du monde civilisé ! Vous ne comprenez donc pas qu'aujourd'hui ce sont les Juifs qu'on nous force à accepter, mais que demain cela pourrait être le tour des bouchers eux-mêmes ? Que feriez-vous si vous étiez ici, non pas avec une cargaison de Juifs, mais avec une cargaison de sadiques ? Seriez-vous toujours aussi persuasif, aussi charitable et bon chrétien que vous l'êtes en ce moment ?

Kuiper. — Et si j'étais ici avec une cargaison de gouvernements chrétiens le nôtre y compris ?

L'Officier hollandais. — Etes-vous disposé à devenir apatride à cause de ces Juifs ? Voilà la question. Si vous ne l'êtes pas, rendez-moi ce papier et fichez le camp. Si vous l'êtes, que vous importe alors, qu'il s'agisse d'un bluff ou non ? *(Kuiper signe.)* Merci. Et, maintenant, préparez-vous à prendre la mer le plus tôt possible, car nous devons vous reconduire sous escorte hors la limite des trois milles. Ensuite il vous faudra évacuer toute la région à cause des régates.

Kuiper. — Des régates ?

L'Officier hollandais. — Quoi, vous ne le saviez pas ? Le clou de la saison, mon cher ! Les épreuves annuelles pour la Coupe Hatteras. Les yachts les plus somptueux de toute l'Amérique y prennent part. Ainsi, vous feriez mieux de déguerpir. Un escargot comme vous n'a rien à faire parmi les poissons volants.

KUIPER. — Alors, ces eaux vont être fermées à la navigation ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Évidemment ! Pour l'amour du ciel, n'allez pas en plus jeter le trouble dans cette course, vous nous avez causé assez d'ennuis sans ça ! Maintenant, allons-y ! Vite, voilà le jour.

KUIPER. — Les épreuves commencent aujourd'hui ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Oui. A midi, heure américaine. Dépêchez-vous, ou bien faut-il que je prenne moi-même le commandement ?

KUIPER. — Combien de temps durent-elles ?

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Grand Dieu, quelle importance ? Quatre jours. Et, maintenant, en route !

KUIPER. — Encore une question, capitaine, je m'excuse. Ce bâtiment ? Jusqu'à nouvel ordre, ce bâtiment est bien considéré comme territoire néerlandais, n'est-ce pas ? Je veux dire aux termes de la loi américaine...

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Bien sûr. Un navire, quel qu'il soit, est toujours considéré comme territoire du pays sous lequel il bat pavillon. Mais qu'... *(Kuiper commence à rire doucement.)* Qu'y a-t-il de si drôle ? *(Kuiper rit de bon cœur.)* Qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu !

KUIPER, *lui tapant sur l'épaule.* — Mon frère ! Mon cher baron... Prenez quelque chose !... Si, si. Nous allons trinquer. A la santé de l'ambassadeur ! A la santé de la Hollande ! Et du pasteur ! Mais n'essayez plus de me faire croire que vous vous appelez... comment déjà... Votre nom est Gabriel !... Mon Dieu ! Je m'attendais à tout, sauf à ça...

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — A quoi ?

KUIPER. — A rencontrer un ange qui ait votre...

L'OFFICIER HOLLANDAIS. — Mon ?...

KUIPER. — Votre visage. *(Il ouvre la porte, donne un coup de sifflet et appelle :)* Meyer !

Il se précipite à son pupitre, l'ouvre, en sort une feuille de papier, puis son regard tombe en arrêt sur quelque chose à l'intérieur. Après une courte hésitation, il sort du pupitre un pavillon roulé autour de sa hampe et le pose sur la table. Puis il commence à écrire très vite, l'officier hollandais auprès de lui, éberlué. Meyer entre, suivi de Davelaar.

MEYER. — Vous m'avez appelé, commandant ?

KUIPER. — Portez ce télégramme au radio, urgent. Appareillez et hissez ce pavillon à la misaine. Faites vite ! *(Au Hollandais :)* Venez, Gabriel !

Il disparaît avec le baron, de plus en plus ahuri, dans la lueur rougeoyante de l'aube. Meyer est demeuré sur place, il tient le pavillon dans une main, le télégramme dans l'autre. Davelaar essaie de lire par-dessus son épaule.

DAVELAAR. — Qu'est-ce qu'il dit, le télégramme ? Je ne peux pas lire, j'ai pas mes lunettes.

MEYER. — Bonne mère !...

DAVELAAR. — Ne babille pas, mon gars, lis ! Tu ne comprends pas que notre vie est en jeu ?

MEYER. — Notre vie ?

DAVELAAR. — Lis ! N... de D... !

MEYER. — « A Anna Kuiper, Helder, Hollande. Chère femme, je dois choisir : renier ma foi et garder tout, ou bien garder ma foi et perdre tout. Réponds en ton nom et pour les enfants. Que dois-je faire ? Joris. »

DAVELAAR. — Qu'est-ce qu'il peut bien manigancer, le gars ?

Le pavillon se déroule dans la main de Meyer ; c'est un drapeau blanc, très sale, avec une croix noire.

MEYER. — La croix du vieux !

Les deux hommes se regardent, stupéfiés. Dans le silence, descend lentement le

RIDEAU

ACTE III

Quatre jours plus tard, au coucher du soleil. Au lever du rideau, Henky est seul en scène. Il arpente la cabine comme s'il attendait quelqu'un et en même temps il apprend par cœur quelque chose écrit sur une petite feuille de papier qu'il plie et déplie sans cesse. La mer est calme. Les machines au repos. Silence. Dans ce silence, un chant nasal et mélancolique s'élève : la prière d'un chantre juif en train d'officier avec les répons d'un cœur d'hommes. Henky fait semblant de ne pas s'intéresser à ce qui se passe sur le pont, mais lorsque le chœur se tait soudainement en même temps que la cloche il ne résiste plus : il va à la porte sur la pointe des pieds, l'entr'ouvre et se penche peureusement pour regarder... Et ce qu'il voit lui fait ôter sa casquette... Puis la voix de Kuiper s'élève calme et claire dans le silence :

KUIPER, *à la cantonnade.* — Au nom du Père Tout-Puissant...

On devine le bruit du corps que l'on descend et qui râcle la coque, suivi d'une chute dans l'eau. Aussitôt les lamentations des Juifs éclatent et Henky, brusquement, s'écarte de la porte. Davelaar paraît sur le seuil.

DAVELAAR, *toujours myope.* — Vous êtes là, docteur ?... Hé ! *(Il attrape Henky au moment où celui-ci essayait de s'esquiver.)* Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

HENKY. — Rien, chef.

DAVELAAR. — Qu'est-ce que tu tiens dans ta main ?

HENKY. — Ce n'est rien, chef.

DAVELAAR, *lui arrachant la feuille de papier et essayant de lire.* — Qu'est-ce qu'il y a d'écrit là-dessus ?

HENKY. — Rien, chef.

DAVELAAR, *menaçant.* — Allons !...

HENKY. — Mat... Mathias...

DAVELAAR. — Mathias ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

HENKY. — Rien... non, rien, chef.

Kuiper entre, vêtu de son plus bel uniforme, suivi du docteur Richters, sale et débraillé.

KUIPER. — Qu'y a-t-il ?

DAVELAAR, *comme Henky se sauve.* — Rien, commandant.

KUIPER. — Va à la salle des machines ; dès que l'embarcation de *l'Amsterdam* sera à nos côtés, nous appareillerons.

DAVELAAR. — Entendu, commandant...

Il essaie de faire un signe au docteur Richters dans le dos du Commandant.

KUIPER, *le remarquant.* — Qu'y a-t-il encore ?

DAVELAAR. — Rien, commandant.

Il sort.

KUIPER, *au docteur Richters qui regarde la porte, fixement.* — Qu'avez-vous fait de ces papiers ?

DOCTEUR RICHTERS. — Pardon ?

KUIPER. — L'acte de décès. Où l'avez-vous mis ?

DOCTEUR RICHTERS. — Oh ! ici, commandant. *(Il ouvre le tiroir de la table et en sort quelques documents.)* Voici.

KUIPER, *tout en les examinant.* — Peut-être aurez-vous la bonté de vous raser et de vous changer avant que le commandant Bruinsma ne monte à bord. Aux obsèques, vous aviez l'air d'un revenant.

DOCTEUR RICHTERS. — C'est assez de circonstance, non ? Je suis le médecin d'un vaisseau fantôme.

KUIPER. — Apoplexie ? Je crains qu'il ne vous faille remplir de nouveau ce formulaire.

DOCTEUR RICHTERS. — Pourquoi ?

KUIPER. — Cause du décès... Vous indiquez une attaque d'apoplexie...

DOCTEUR RICHTERS. — En effet.

KUIPER. — Ne m'avez-vous pas dit qu'il s'était empoisonné ?

DOCTEUR RICHTERS. — Il avait une forte prédisposition à l'apoplexie.

KUIPER. — En est-il mort ?

DOCTEUR RICHTERS. — J'ai attribué le décès à l'apoplexie pour vous épargner, commandant.

KUIPER. — Moi ?

DOCTEUR RICHTERS. — Je vous avais prévenu. La responsabilité de cette mort vous incombe.

KUIPER. — L'acte de décès doit être signé par deux passagers. Veillez-y, voulez-vous ?

DOCTEUR RICHTERS. — Si vous aviez ramené ces gens le jour où je vous ai averti, vous auriez probablement sauvé une vie humaine.

KUIPER. — Pour le camp de concentration ?

DOCTEUR RICHTERS. — Des balivernes. Il n'arrivera rien du tout à ces gens quand ils rentreront.

KUIPER. — Et vous pouvez encore dire cela ! Après ce que vous avez vu, par deux fois, de vos propres yeux ?

DOCTEUR RICHTERS. — Ce que j'ai vu importe peu. Je ne crois pas à des ragots. Après tout, nous vivons au XX^e^ siècle.

KUIPER. — Il semble que ce soit là le slogan du XX^e^ siècle : je l'ai vu mais je n'y crois pas !

DOCTEUR RICHTERS. — Commandant, je... je vous préviens une fois de plus et Dieu m'est témoin que ce sera la dernière. Depuis trois jours déjà...

Il s'arrête, car Davelaar a entr'ouvert la porte et, dans le dos de Kuiper, lui fait un signe menaçant.

KUIPER, *sans l'apercevoir.* — Eh bien ?

DOCTEUR RICHTERS. — Pardon ?

KUIPER. — Vous alliez me prévenir... ?

Davelaar a refermé la porte sans entrer.

DOCTEUR RICHTERS. — C'est-à-dire...

KUIPER. — Au sujet d'une mutinerie.

DOCTEUR RICHTERS. — Comment... Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

KUIPER. — Ne me l'avez-vous pas dit ?

DOCTEUR RICHTERS. — Non... Pas du tout... je voudrais seulement vous poser une question ? Vous permettez ?

KUIPER. — Allez-y.

DOCTEUR RICHTERS. — Je... Ma question va vous paraître bizarre, mais... Vous n'êtes jamais tombé sur la tête ?

KUIPER. — Pourquoi ?

DOCTEUR RICHTERS. — Vous n'éprouvez pas de vertiges de temps en temps ? Ou bien des migraines subites ?

KUIPER. — Non.

DOCTEUR RICHTERS. — Commandant, j'abats mes cartes. On m'a demandé de vous déclarer en état d'aliénation mentale.

KUIPER. — Qui vous l'a demandé ?

DOCTEUR RICHTERS. — Tout le monde et personne.

KUIPER. — Si vous croyez que je suis fou, faites-le. C'est votre devoir.

DOCTEUR RICHTERS. — Je le ferai, commandant, même si je ne le crois pas. Je ne peux plus assister à ces tortures. Vous ne voulez pas entendre raison. Je dois donc utiliser la seule chance qui m'est offerte de vous éliminer sans effusion de sang.

KUIPER. — Vous et les autres... conjurés avez bien mal choisi le moment, je dois dire.

DOCTEUR RICHTERS. — Vous voulez parler de l'arrivée de *l'Amsterdam ?...* Non, commandant. Mon collègue, le docteur Willemse, signera certainement le certificat avec moi dès que je lui aurai exposé la situation. Le commandant Bruinsma nous couvrira de son autorité et peut-être sera-t-il même disposé à vous prendre à son bord pour vous transporter à l'hôpital.

KUIPER. — Et ensuite ?

DOCTEUR RICHTERS. — Ensuite le second Meyer prendra le commandement et ramènera les Juifs à Hambourg.

KUIPER. — Je vois.

DOCTEUR RICHTERS. — Quant à notre comparution éventuelle devant le tribunal maritime, nous sommes couverts, commandant. Le gouvernement a déjà envoyé deux de ses représentants à votre bord : l'attaché naval et un pasteur. Tous deux témoigneront certainement que vous n'étiez pas dans un état normal lors de leur visite.

KUIPER. — De qui est ce plan ? Du baron ?

DOCTEUR RICHTERS. — Dame ! Vous l'avez appelé ange Gabriel, avant-hier !

KUIPER. — Ne l'appelez pas ainsi, vous, docteur !

DOCTEUR RICHTERS. — Commandant, soyez raisonnable. Vous n'avez plus qu'une possibilité : ramener ces hommes de votre propre gré. Epargnez-vous toute cette misère et à moi, le rôle d'un Judas. Vous ne savez pas...

KUIPER. — Bien. Je vous épargnerai le rôle d'un Judas. Faites-les entrer.

DOCTEUR RICHTERS. — Qui ?

KUIPER. — Les autres messieurs du comité.

DOCTEUR RICHTERS. — Vous... vous cédez ?

KUIPER. — Appelez-les !

DOCTEUR RICHTERS. — Commandant ! Je vous supplie...

KUIPER. — Appelez-les, docteur !

DOCTEUR RICHTERS. — Vous aurez une mutinerie...

KUIPER. — Qu'à cela ne tienne ! *(Le docteur Richters ouvre la porte après un moment d'hésitation et découvre Meyer et Davelaar qui, de toute évidence, écoutaient la conversation. Ils se ressaisissent et entrent.)* Le commandant Bruinsma est-il déjà à bord ?

MEYER. — Il accoste, commandant.

KUIPER. — Emballez vos affaires et tenez-vous prêts à embarquer sur l'*Amsterdam.* Vous êtes aux arrêts, tous les deux.

MEYER. — Aux arrêts ? Pourquoi ?

KUIPER. — Pour avoir incité l'équipage à l'insubordination.

MEYER. — Mais tout le bateau...

KUIPER. — Tout le bateau saura qui commande ici quand on vous aura vus passer entre deux marins en armes ! Et maintenant fichez le camp !

MEYER. — C'est les pousser au meurtre, commandant ! L'équipage est capable de jeter...

KUIPER. — ... des boulets de charbon sur vos sales gueules ! Vous croyez que je ne le connais pas, mon équipage ? Je ne m'étonne plus que vous ne soyez jamais parvenu au grade de commandant, Meyer. Vous êtes un imbécile. *(Au docteur Richters :)* Vous, dépêchez-vous d'aller rouler vos pilules avant que je ne vous fasse arrêter avec les

autres. *(A Bruinsma, qui vient de paraître sur la porte et frappe aux portants :)* Entrez donc, commandant ! *(Aux autres :)* Mettez sous pression ! Direction nord-nord-est. Vite !

MEYER. — Commandant !...

KUIPER. — Fichez-moi le camp ! *(Quand ils sont partis, à Bruinsma :)* Bonsoir.

Il lui tend la main.

BRUINSMA. — Laissez-moi vous regarder d'abord. *(Il le prend par les épaules et le tourne vers la lumière.)* Comment va le feu sacré ? *(Il le regarde dans les yeux.)* Mourant, hein ?

KUIPER. — Je suis content de vous voir ici.

BRUINSMA. — Qui avez-vous jeté par-dessus bord tout à l'heure ?

KUIPER. — Un passager. Suicide.

BRUINSMA. — C'était le premier ?

KUIPER. — Oui.

BRUINSMA. — Et ce sera le dernier ? *(Comme Kuiper ne répond pas :)* Cela vous fait pas mal de responsabilité, dites-donc ! Evidemment, vous auriez tort de vous en faire. La vie des Juifs ne vaut pas cher en ce moment.

KUIPER. — La mort de cet homme n'était pas de ma faute, si c'est ce que vous voulez dire.

BRUINSMA. — Naturellement pas. C'était la volonté de Dieu, je suppose ?

KUIPER. — Certainement.

BRUINSMA. — Hum ! Je comprends qu'un chrétien qui trouve sa maison cambriolée dise : « C'était la volonté de Dieu que je fusse dépouillé. » Mais que le voleur dise à son tour : « C'était la volonté de Dieu que je cambriole... ? »

KUIPER. — Lorsque Dieu a parlé, l'homme était déjà mort.

BRUINSMA. — Il a parlé ? Comment ?

KUIPER. — Par la bouche d'un baron.

BRUINSMA. — Et qu'a dit le baron ?

KUIPER. — A neuf milles d'ici, les régates annuelles de la Coupe Hatteras sont en cours. Les plus beaux yachts de tous les Etats-Unis y participent !

BRUINSMA. — Et alors ?

KUIPER. — Si j'envoie un S. O. S., ces yachts seront obligés d'accourir et de recueillir mes embarcations, n'est-ce pas ?

BRUINSMA. — Si ce sont les bâtiments les plus proches du vôtre, oui. Mais je ne vois toujours pas...

KUIPER. — Si je saborde mon navire et que les yachts recueillent mes embarcations, les Juifs se trouveront en territoire américain. Et toute l'opinion publique sera alertée du même coup !

BRUINSMA, *après un silence.* — Si vous sabordez votre bateau, je pense que vous écoperez trois ans de prison pour cela.

KUIPER. — Cinq. Je me suis renseigné.

BRUINSMA. — Et vous ne pourrez plus jamais commander un navire de toute votre vie.

KUIPER. — Non.

BRUINSMA. — J'en conclus que vous avez l'intention de couler avec votre bateau ?

KUIPER. — Un suicide ? Vous savez bien peu de chose sur le christianisme, commandant !

BRUINSMA. — Pardon. Excusez-moi... J'avais oublié l'attrait du martyre.

KUIPER. — Je ne serai pas un martyr si je fais ça.

BRUINSMA. — Non. Vous ne serez qu'un idiot. Les martyrs, ce seront eux.

Il montre la photographie.

KUIPER. — Mes enfants trouveront un bien plus riche héritage dans une foi intacte que dans un bateau et de l'argent.

BRUINSMA. — J'espère pour eux que votre femme ne serait pas d'accord. Est-ce qu'elle est au courant ?

KUIPER. — Je lui ai télégraphié.

BRUINSMA. — Et qu'elle a été sa réponse ?

KUIPER. — Elle n'a pas encore répondu.

BRUINSMA. — Ah ! ah ! *(La cloche de la salle des machines sonne ; les machines commencent à bourdonner.)* Vous appareillez ? Pour où ?

KUIPER. — Je file droit sur le parcours des Régates.

BRUINSMA. — Vous n'attendez donc pas son approbation ?

KUIPER. — J'espère qu'elle me viendra en aide.

BRUINSMA. — Et sinon ?

KUIPER. — Je ne serai quand même pas seul.

BRUINSMA. — Là ! Maintenant, fermons la Bible, voulez-vous ? Il est temps, jeune homme, que vous appreniez à distinguer le christianisme de la simple honnêteté.

KUIPER. — Je ne vous saisis pas.

BRUINSMA. — Depuis deux mille ans nous n'avons cessé d'empoisonner Notre Seigneur. Ne pensez-vous pas que le moment est venu de le laisser un peu tranquille ? Qu'est-ce que vous croyez que j'aurais fait à votre place, il y a deux mois, en Amérique du Sud ? Que j'aurais ramené ces gens ?

KUIPER. — Vous l'avez laissé entendre assez clairement à l'époque.

BRUINSMA. — Non, mon cher chrétien. J'aurais agi exactement comme vous, non pas parce que je suis chrétien, mais parce que je suis un simple honnête homme. Vous autres, vous ne pouvez jamais être honnêtes sans l'aide de Dieu. Dès qu'il vous lâche, vous assassinez, volez, incendiez, mentez ! Mais moi, suis-je un assassin ? Un voleur, un menteur ? Non. Je suis un honnête homme, sans plus, et je ne me crois pas obligé d'empoisonner Dieu pour cela ! Car si Dieu nous a donné une loi, c'est à nous de la respecter, pas à Lui.

KUIPER. — Dans ce cas, je vous passe mon commandement.

BRUINSMA. — Quoi ?

KUIPER. — Dans ce cas, je vous demande de prendre le commandement de mon bateau. Vous semblez avoir encore assez d'ardeur pour continuer. Moi pas. Si l'honnêteté a vraiment un sens pour vous, prenez ma place.

BRUINSMA. — Vous renonceriez à la gloire du martyre ?

KUIPER. — Avec joie.

BRUINSMA. — Et contre quoi l'échangeriez-vous ?

KUIPER. — Contre une vie douce et rangée. Une maison que je ne quitterais plus, avec ma femme tricotant sous la lampe tandis que je jouerais moi-même avec nos enfants.

BRUINSMA. — Vous n'avez pas d'ambition plus haute ?

KUIPER. — Vous en connaissez de plus haute ?

BRUINSMA. — Alors il faut être logique et ne pas ruiner cette famille pour un caprice. Vous devez ramener ces Juifs, sans délai.

KUIPER. — Comment ce geste pourrait-il être honnête aujourd'hui s'il ne l'était pas il y a deux mois ?

BRUINSMA. — Parce que ce que vous vous proposez de faire maintenant a cessé d'être honnête.

KUIPER. — Et commence à devenir chrétien. Vous voyez. Vous ne pouvez pas vivre sans la foi.

BRUINSMA. — Si cette foi ne vous sert qu'à saborder un bateau, détruire une famille et ruiner l'avenir d'un homme, vous pouvez la garder, votre foi.

KUIPER. — Est-ce l'honnêteté qui vous fait oublier en ce moment les gens qui sont dans mes cales ?

BRUINSMA, *après un court silence.* — Parfait. A quelle distance, ces yachts ?

KUIPER. — Neuf milles, nord-nord-est.

BRUINSMA. — Vous filez combien ?

KUIPER. — Huit.

BRUINSMA. — Laissez-moi donc une demi-heure pour filer avant d'envoyer votre S. O. S. Sinon je pourrais être contraint de ramasser moi-même vos passagers, et ce n'est pas ce que vous voulez ! Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

KUIPER. — Je ne pense pas.

BRUINSMA. — Pas besoin d'eau potable, provisions, médicaments ? Je suis venu pour ça, vous savez ?

KUIPER. — Merci, il est trop tard maintenant. Mais j'ai deux officiers aux arrêts : début de mutinerie. Qu'en dois-je faire ?

BRUINSMA. — ... Délivrez-les avant de couler. Rien d'autre ?

KUIPER. — Si. J'ai rédigé une déclaration pour dégager la responsabilité de mes officiers. Voulez-vous avoir l'amabilité d'y jeter un coup d'œil et me dire si c'est régulier ? *(Bruisma sort ses lunettes. Kuiper lui tend un papier. Bruinsma lit puis rend le papier.)* Ça va ?

BRUINSMA. — Que ne suis-je votre père !

KUIPER. — Mon père aurait agi exactement comme moi. J'en ai la certitude.

BRUINSMA. — Mais pourquoi ? Vous n'êtes pourtant pas une famille de détraqués ? Alors, à quoi rime cette folie ?

KUIPER. — Lorsque Dieu prend la peine de nous faire connaître Sa Volonté il fournit toujours les moyens de l'accomplir. Je vais le prouver.

BRUINSMA. — Doucement, jeune homme, doucement ! Votre bateau est encore debout, et d'ici une demi-heure ce peut être la fin du monde. *(A la porte :)* Je resterai à côté de ma radio. Si je n'entends pas votre S. O. S. je ferai distribuer double ration à mon équipage, histoire de ne pas me réjouir tout seul. Si je l'entends... alors, il me restera à espérer que votre Dieu, s'il existe, veuille bien, un jour, sauver aussi mon âme ! A supposer que j'en aie une. Adieu.

Il sort. Presque aussitôt Davelaar entre, en proie à la plus vive surexcitation.

DAVELAAR. — Là ! Maintenant, le moment est venu !

KUIPER. — Hé ? Qu'est-ce qui se passe ? Qui est aux machines ?

DAVELAAR. — Ton père aurait fait exactement comme toi, hein ? Il est à tes côtés, maintenant ! C'est pour cela que tu as fait hisser le pavillon à la croix, à cause de ce qu'il avait écrit dans cette sacrée Bible !

KUIPER. — Retourne à ton poste !

DAVELAAR. — S'il est à tes côtés, maintenant, il peut te souffler à l'oreille que je te dis la vérité. Sais-tu ce que c'est que ce drapeau qui flotte à ta misaine ? La sale chemise du diable !... Non, non, lâche-moi... La vérité ! Si la mémoire de ton père t'est sacrée, écoute la vérité ! Ecoute l'histoire du pavillon à la croix ! Tu ne la sais pas !

KUIPER, *qui l'a entraîné jusqu'à la porte, le lâche maintenant.* — Si tu dis un seul mot contre mon père...

DAVELAAR. — Si je dis un seul mot qui ne soit pas vrai, que je tombe mort sur-le-champ ! Seigneur, aidez-moi...

KUIPER. — Baisse ta main !

DAVELAAR. — Nouvelle-Guinée, il y a vingt ans de ça. On devait de l'argent à tous les boutiquiers de l'Orient. Le bailli nous avait donné trois jours avant de mettre l'embargo sur *la Jeune Nelly*. Et pas de cargaison en vue, nulle part. C'est alors que deux missionnaires de chez nous sont montés à bord. Ils venaient d'un port de la jungle, cinquante milles à l'Est. Ton père les avait invités pour parler de la Bible. Mais voilà que ces missionnaires lui racontent qu'ils ont une jolie petite affaire pour lui. Depuis plus de deux ans ils promettaient le Paradis dans toute la jungle, et qu'est-ce que tu crois qu'ils enseignaient à ces pauvres nègres ? « Vous falloir secouer cocotier et toutes les fois vous récoltez deux noix, vous falloir en mettre une de côté pour Jésus. » C'était eux, les missionnaires, qui se chargeraient de la livraison au Paradis. A présent, ils étaient là, assis, avec leurs petits yeux de rat qui scintillaient dans la lumière des bougies, et ils offraient à ton père les noix de coco du Christ à moitié prix parce que c'était un frère. Un moment, j'ai cru que ton père allait les tuer, il est devenu blanc comme un linge. Mais il s'est maîtrisé. Et, après qu'ils ont été partis, il a levé l'ancre et nous avons appareillé pour ce port de la jungle, 50 milles à l'est.

KUIPER. — Pourquoi faire ?

DAVELAAR. — Je vais te le dire. Il a demandé au quartier-maître de faire un drapeau, un drapeau blanc avec une croix noire, le même truc que tu as fait hisser, toi. Il a passé une de ses chemises au troisième officier par-dessus son uniforme, il lui a collé une barbe de chanvre et il lui a foutu dans les mains un bout de conduite en cuivre recourbé

comme une houlette de berger. Puis il l'a mis debout sur le bastingage et il lui a dit de chanter : « Venez au Seigneur qui vous aime. » Alors, ton père a débarqué lui-même sur le dinghy pour dire aux nègres que Jésus venait chercher ses noix de coco. *(Meyer entre avec un télégramme, mais il s'arrête net, effrayé, et écoute la suite sans être aperçu.)* J'ai cru que les nègres allaient devenir fous. Ils faisaient des bonds en hurlant, jetaient leurs enfants en l'air, et tous les singes, réveillés en sursaut, se sont mis à piailler. Puis, le premier canot apparut, plein à craquer de noix de coco. Et lorsque nous avons levé l'ancre, au crépuscule, nous étions bourrés au-dessus de la ligne de flottaison avec les noix de coco de Jésus, à l'œil !... Ne me touche pas ! C'est la vérité, je le jure ! Je... *(Il aperçoit Meyer qui a vainement essayé de se cacher.)* Tiens ! Là, le voilà !... Voilà la preuve ! C'était lui qui faisait Jésus !

MEYER, *après un silence terrible, pendant lequel Kuiper l'a regardé, immobile.* — Un télégramme, commandant.

DAVELAAR. — Raconte-lui ! Dis-lui que c'était toi qui faisais Jésus avec la chemise de nuit du vieux. Dis-lui, mon gars, dis-lui... Vas-tu l'ouvrir, ta g... ?

MEYER. — C'est la vérité, commandant. Mais... *(Kuiper s'assied lourdement à la table et se couvre le visage de ses mains.)* Je ne pouvais rien dire, commandant, je n'étais qu'un tout jeune homme.

DAVELAAR. — Ferme-là, maintenant. *(Il prend le télégramme des mains de Meyer et le pousse au dehors. Puis il reste un moment à regarder Kuiper, assis, immobile. Il s'avance derrière lui, pose le télégramme sur la table et très doucement.)* Je regrette d'être allé aussi loin, Joris, mais il le fallait. Je t'avais prévenu, petit. Dès l'instant que tu mettais la patte sur le bateau... Viens donc. Ressaisis-toi ! Ramène ces Juifs et cesse de te tourmenter. Je sais bien que tu l'aimes autant que moi ta *Jeune Nelly*. Tu ne pourras pas la couler ! Un bateau sur lequel tu as vécu toute ta vie ? Qu'est-ce que tu seras, sans lui ?... Sans la mer ?... Pour jamais ? Ce serait un suicide, Joris, plus encore que si tu te laissais couler avec elle. Tu seras un homme mort ; ton père te hantera le reste de tes jours, et *la Jeune Nelly* aussi. Ramène donc ces Juifs... Ramène-les.

Comme Kuiper ne réagit toujours pas, il hésite un instant, puis va à la porte sur la pointe des pieds et disparaît sans bruit. Kuiper reste seul un court instant. L'obscurité gagne la cabine. Puis la porte s'ouvre furtivement et Henky se glisse à l'intérieur.

HENKY, *haletant.* — Commandant, commandant, écrivez ! Écrivez vite avant que j'oublie ! Mathias...

DAVELAAR, *reparaît derrière lui sur le seuil et le rappelle en roulant des yeux terribles.* — Psst !

Henky obéit comme un serpent sous le charme. Davelaar l'attrape par une oreille, le tire au dehors avec lui et referme la porte. Seul le bourdonnement des machines trouble le silence. Kuiper ne bouge pas, toujours assis, comme s'il dormait. Quelqu'un frappe à la porte, faiblement d'abord, puis un peu plus fort, puis avec insistance. Comme Kuiper ne répond toujours pas, la porte s'ouvre lentement, avec hésitation, et le Rabbin apparaît.

LE RABBIN. — Commandant ?... Commandant... *(Le Rabbin entre, referme la porte et s'arrête à mi-chemin.)* Commandant... Je ne veux pas vous déranger... *(Au côté de Kuiper.)* Dites-moi seulement le contenu, commandant... *(Il aperçoit le télégramme sur la table, fait un mouvement comme pour s'en emparer, se contient et tape doucement sur l'épaule de Kuiper.)* Commandant... !

KUIPER, *levant la tête, tranquillement.* — Que voulez-vous ?

LE RABBIN. — Rien que le contenu, commandant. Nous avons appris que le télégramme était arrivé et je viens voir ce qu'il dit. Ne pouvez-vous pas me le dire ?

KUIPER. — Quoi ?

LE RABBIN. — Le télégramme, commandant. Le télégramme du comité aux États-Unis.

KUIPER. — Je n'ai pas reçu de télégramme.

LE RABBIN. — Mais je croyais... Excusez-moi... *(Désignant le papier sur la table)* N'est-ce pas cela, commandant ? *(Kuiper prend le télégramme et l'ouvre.)* Eh bien ?... Eh bien, commandant ?

KUIPER, *lisant à voix haute.* — « Décision reportée à huit semaines en raison vacances du Sénat. Nos prières vous accompagnent. »

LE RABBIN. — Huit semaines...

KUIPER. — Et, dans une demi-heure, ce peut être la fin du monde.

LE RABBIN, *après un temps.* — Vous n'avez pas encore compris ?

KUIPER. — Quoi ?

LE RABBIN. — Que vous vous mettez entre nous et notre Dieu *(Kuiper se tourne vers lui.)* Toutes ces semaines, j'ai gardé le silence parce que, moi aussi, je ne suis qu'un être humain et frêle, et j'ai peur de la souffrance. Mais tout ce que j'ai pu espérer en tant qu'être humain, en tant qu'homme de Dieu je savais...

KUIPER. — Quoi ?

LE RABBIN. — Ce que tous les Juifs peuvent lire dans la Bible ! L'anathème du Pentateuque s'abat sur nous : « Tu seras maudit dans la cité, et tu seras maudit dans les champs, maudit sera ton éventaire et ta boutique aussi. Maudit sera le fruit de ton corps et maudit le fruit de ta terre. Maudit seras-tu, quand tu arriveras et maudit seras-tu quand tu partiras. Tu te fianceras avec une femme et un autre homme s'étendra auprès d'elle. Tu construiras une maison et un autre viendra l'habiter. Tu planteras une vigne et un autre en cueillera les raisins. Ton bœuf sera tué sous tes yeux et tu n'en mangeras pas. Ton âne sera emmené en ta présence et ne te sera pas rendu. Tes fils et tes filles seront livrés à un autre peuple ; et tes yeux le verront et se consumeront de tendresse pour eux tout le jour ; et il n'y aura pas de pouvoir en ta main pour les sauver. Tu iras tâtonnant à l'heure de midi comme l'aveugle tâtonne dans les ténèbres... Sujet d'étonnement, de

railleries et d'invectives, parmi tous les peuples vers lesquels l'Eternel t'aura conduit. »

KUIPER. — Et la miséricorde de Dieu ?

LE RABBIN. — Venez ! Descendez avec moi dans les cales. Regardez mes compagnons. Où est leur frayeur, où est leur désespoir ? Au seuil de l'éternité, ils sont calmes. Ils sont prêts. Rien qu'une brève douleur et nous serons délivrés. Alors, nos âmes étendront leurs ailes dans l'espace infini qu'est la gloire de Dieu. Voilà sa miséricorde : nous ouvrir ses bras après que la dette aura été payée. Si Israël peut être une leçon pour vous, alors, réjouissez-vous. Nous avons marché devant dans le péché, nous avons marché devant dans le châtiment, maintenant nous vous précédons dans la grâce ! Venez... Ne nous laissez pas languir plus longtemps après la terre promise... Ramenez-nous.

KUIPER. — Vous le voulez ?

LE RABBIN. — Dieu le veut. Ramenez-nous.

Il ouvre la porte et disparaît dans la nuit. Kuiper reste seul encore une fois ; il se tient immobile un instant, comme écrasé par le désespoir. Puis il va au porte-manteau, noue une serviette autour de son cou, enfile son ciré et met sa casquette. Au moment où il arrive à la porte, elle s'ouvre furtivement de nouveau et Henky entre.

HENKY. — Commandant, commandant, notez vite, je ne peux pas me rappeler plus longtemps : Mathias... Mathias 10, 37 et 38. C'est le télégramme.

KUIPER. — Le télégramme ?

HENKY. — Le télégramme de votre femme, que M. Meyer et le chef Davelaar ont gardé.

KUIPER. — De ma femme !... Où est-il ?

HENKY. — Je ne l'ai pas, commandant ! Je n'ai pas osé leur arracher. Mais je n'ai rien à voir là-dedans. Je n'ai rien à voir dans la mutinerie non plus. Toute la journée j'ai essayé de vous prévenir, mais tout le temps vous étiez ailleurs, et alors, comme j'astiquais la cabine du chef Davelaar, M. Meyer est venu avec le télégramme et il l'a lu. Et, alors, le chef Davelaar a dit : « S'il met la patte là-dessus, tout est perdu. Donne-le moi ! » Et il l'a fourré sous sa paillasse. Mais, moi, je me rappelais ce qu'il y avait dessus et je l'ai noté, et même après qu'il a pris le bout de papier, je me le suis rappelé, commandant : Mathias, 7 et 8, 10 !... Non, ce n'est pas ça... Mathias, 7 et 3. Oh ! commandant... Mathias, 37, 8... 3. Oh ! commandant... j'ai oublié !

KUIPER. — Matthieu 10, 37 et 38, as-tu dit la première fois ? C'est bien cela ?

HENKY. — Ça y est ! Matthieu ! Matthieu 10, 37 et 38... Ou bien était-ce 37,10 ?

Kuiper tire la Bible de sa couchette, la pose sur la table.

KUIPER. — Donne la lumière.

HENKY. — Oui, oui, commandant ! *(Il essaye d'atteindre le commutateur.)* Je trouve pas le bouton, commandant. *(Kuiper feuillette rapidement les pages.)* Un moment, un moment. J'ai des allumettes. *(Il en frotte une sur son pantalon.)* Voilà... voilà, commandant... Est-ce que Mathy... Mathias c'est le Matthieu de la Bible, commandant ? J'avais pas compris ça. Je pensais... *(Il se brûle.)* Ouïe ! Zut !... Oh ! excusez-moi, commandant. J'ai... Je vais... Voilà, voilà. *(Il en frotte une autre.)* Voilà, commandant... Pouvez-vous voir comme ça ?

KUIPER. — Matthieu 10,37. « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi... Et quiconque ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi. »

HENKY. — Qui a dit cela, commandant ? Mathias ?

KUIPER. — Jésus.

HENKY. — A qui, commandant ?

KUIPER. — A moi. *(Il referme la Bible.)* Appelle le rabbin !

HENKY. — Bien, commandant...

KUIPER. — Et M. Meyer et le chef Davelaar et le docteur, et les deux autres messieurs, vite !

HENKY. — Bien, bien, commandant.

Il sort. Kuiper reste immobile un instant, puis il va au portrait, donne la lumière, revient à la table, tire un morceau de papier du tiroir et écrit. Le Rabbin apparaît dans la porte et frappe au portant.

LE RABBIN. — Commandant... !

KUIPER. — Monsieur le rabbin, nous avions tort. Ce n'est pas la volonté de Dieu que vous retourniez là-bas. Ce soir vous serez en territoire américain et demain vous serez libre.

LE RABBIN. — C'est.., Ce n'est pas possible.

Meyer et le docteur Richters entrent.

MEYER. — Vous nous avez appelés, commandant ?

KUIPER. — Oui. Le chef a-t-il été prévenu ?

MEYER. — Je pense, commandant. Le garçon...

Davelaar apparaît, suivi des deux Juifs.

DAVELAAR. — Alors, qu'est-ce qui se passe ici ? Tout le bateau...

KUIPER. — J'ai une déclaration à faire.

DAVELAAR. — Ah ! bon... Entrez, les gars, entrez !

Il tire par leurs manches les deux Juifs effarouchés et referme triomphalement la porte derrière eux.

KUIPER. — Messieurs, je vous ai réunis pour faire une déclaration officielle. Trois fois déjà j'ai essayé de débarquer mes passagers sur le rivage des Etats-Unis d'Amérique, et trois fois j'ai échoué. Convaincu que toute autre tentative serait contraire aux intérêts du navire et des hommes à bord, j'ai

décidé de prendre aujourd'hui une mesure exceptionnelle. A deux milles d'ici ont lieu les Régates annuelles de la Coupe Hatteras, auxquelles participent les plus beaux yachts de tous les États-Unis. D'un moment à l'autre, après que tout le monde aura pris place dans les embarcations, je vais envoyer un S. O. S., et dès que les yachts seront en vue, je saborderai mon bateau en provoquant une explosion sous l'arbre d'hélice. C'est la seule chance qui m'est laissée de voir mes passagers admis en territoire américain. Je ne peux rien sans le secours de l'opinion publique. De cette façon nous l'aurons !

DAVELAAR. — Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous n'en avez pas le droit !

KUIPER. — Ma position de propriétaire me dispense de consulter le comité de bord. Mais, afin d'épargner tout désagrément à mes officiers, j'ai rédigé la déclaration que je vais vous lire : « Je, soussigné, Kuiper Joris, maître après Dieu à bord de *la Jeune Nelly*, déclare par la présente que j'ai sabordé mon bateau intentionnellement et de force, malgré les protestations énergiques de tous les membres du comité de bord. Je m'affirme donc, ainsi, seul et entièrement responsable de cet acte. Fait à bord de *la Jeune Nelly* et contresigné par six témoins. » *(Il prend une plume, la trempe dans l'encre et la tend à Meyer.)* Capitaine...

MEYER. — Oui, commandant.

KUIPER. — Signez ici !

MEYER. — Voyons, commandant, je...

KUIPER. — Signez ! *(Meyer signe. Kuiper lui donne un papier.)* Portez ceci au radio. Dès que les yachts seront en vue, faites donner le sifflet : coups longs et répétés ! Allumez les projecteurs en grand et piquez-les droit dans le ciel ! Compris ? Hâtez-vous !

MEYER. — Oui, commandant.

KUIPER. — Davelaar !

DAVELAAR. — Jamais !

KUIPER. — C'est un ordre.

DAVELAAR. — Je refuse.

KUIPER. — Je te donne le choix : signer ou bien être poursuivi pour mutinerie et sabotage. Je compte jusqu'à trois. Un, deux...

Davelaar arrache la plume des mains de Kuiper et signe.

KUIPER. — Descends et mets trois bombes brise-glace sous l'arbre d'hélice, avec une fusée de cinq minutes.

DAVELAAR. — Vais-je envoyer mon bateau en enfer de mes propres garces de main ? Le bateau que j'ai fait naviguer pendant trente ans ! Je n'ai rien d'autre au monde ! Je n'ai ni femme ni enfants ! Je n'ai pas de Dieu !

KUIPER. — Si tu ne veux pas, je le ferai moi-même.

DAVELAAR. — Non !...

Il sort.

KUIPER. — Docteur !

DOCTEUR RICHTERS. — Commandant, je dois vous dire...

KUIPER. — Merci. *(Le docteur Richters signe.)* Préparez tout pour embarquer vos malades et n'oubliez pas vos papiers. Hâtez-vous !

DOCTEUR RICHTERS. — Oui, commandant.

KUIPER. — Monsieur le Rabbin ! *(Le Rabbin signe.)* Et vous, messieurs. *(Les deux Juifs signent.)* Merci. Vous êtes responsables de l'ordre. Vous avez cinq minutes. Allez.

LE SECOND JUIF. — Commandant, je voudrais vous dire...

Et il fond en larmes. Le Rabbin fait un signe à l'autre Juif qui l'emmène doucement.

KUIPER, *resté seul avec le Rabbin, lui rend le coffret.* — Monsieur le rabbin, vos papiers.

LE RABBIN, *prenant le coffret.* — Que Dieu vous bénisse.

KUIPER. — Priez pour moi.

LE RABBIN. — Toujours.

KUIPER. — Maintenant.

Il sort rapidement. Le Rabbin le suit avec peine et se cogne sur le pas de la porte contre le docteur Richters, suivi d'Henky portant son sac.

LE RABBIN, *s'effaçant.* — Oh ! pardon.

DOCTEUR RICHTERS. — Ce n'est rien, allez-y.

LE RABBIN. — Non, non, après vous.

KUIPER, *à la cantonade, coup de sifflet.* — Paré, tout le monde ! Abaissez tribord !

LE RABBIN. — Oh !

Il sort, affolé.

DOCTEUR RICHTERS, *va à l'armoire à médicaments et l'ouvre.* — Allons, c'est la dernière fois. Prends ça !

Il commence à remplir le sac de flacons, etc.

HENKY. — Allons-nous couler maintenant, docteur ?

DOCTEUR RICHTERS. — Oui. Mets le coton dans le fond, à côté des bouteilles.

HENKY. — Et, nous aussi, il va falloir monter dans les canots ?

DOCTEUR RICHTERS. — Oui. Non, sur les côtés, cale les bouteilles avec !

KUIPER, *à la cantonade, nouveau coup de sifflet.* — Laissez aller tribord ! Parez bâbord !

HENKY. — Croyez-vous qu'on a le droit de rire au paradis, docteur ?

DOCTEUR RICHTERS. — Quoi ?

HENKY. — J'aimerais beaucoup devenir chrétien. Mais depuis que nous avons quitté l'Amérique du Sud, je n'ai pas ri une seule fois. Et j'aimerais tellement...

DOCTEUR RICHTERS. — Rire ou devenir chrétien ?

HENKY. — Les deux. Je ne sais pas très bien ce que je dois choisir.

DOCTEUR RICHTERS. — Demande au commandant. Il te le dira.

HENKY. — Le commandant est un saint.

DOCTEUR RICHTERS. — Le commandant est un fou.

HENKY. — Un saint ! Je le sais ! Il a reçu un télégramme de Jésus.

KUIPER, *à la cantonade, donne un coup de sifflet.* — Laissez aller bâbord ! Tenez-vous prêts. Attention à vos mains ; là-bas, rentrez vos mains !

DOCTEUR RICHTERS. — Quel âge as-tu, au juste ?

HENKY. — Dix-huit ans... Non, docteur, quinze. Et j'ai fauché votre lotion et j'ai ouvert à la vapeur les lettres de votre petite amie.

DOCTEUR RICHTERS. — Sans blague ?

HENKY. — Vous le saviez ?

DOCTEUR RICHTERS. — Je ne connais pas de plus grand voyou sur mer.

HENKY. — Je ne recommencerai plus, docteur, jamais !

DOCTEUR RICHTERS. — Non ?

HENKY. — Jamais !... Je ne rirai plus, et je ne volerai plus. Je veux devenir un chrétien, comme le commandant.

DOCTEUR RICHTERS, *qui a ouvert le coffre sous son divan et regarde tristement son contenu.* — Tiens, ton casque colonial ! Tu as oublié de le prendre il y a deux mois.

HENKY, *tendant la main avec rapacité.* — Oh ! *(Il retire sa main.)* Non !

DOCTEUR RICHTERS. — Qu'est-ce qui se passe ? Prends-le !

HENKY. — Non. Je n'en veux plus.

DOCTEUR RICHTERS. — Bon sang ! La seule chose qu'il ait acquis honnêtement et il la laisse tomber !

HENKY. — Il n'y a rien que je désire plus au monde, docteur ! Mais je veux faire quelque chose, moi aussi. Le commandant saborde son bateau, je saborde mon chapeau.

Le sifflet de la Jeune Nelly *entre en action.*

DOCTEUR RICHTERS. — Dépêche-toi, bon Dieu, ils s'en vont.

Ils empilent le reste dans le sac, comme des fous. Kuiper entre rapidement.

KUIPER. — Qu'est-ce qui vous prend ? Vous avez envie de vous noyer ?

DOCTEUR RICHTERS. — Les yachts sont en vue ?

KUIPER. — L'horizon est tout blanc. Allez voir ça, c'est magnifique, et sautez dans les canots, vite ! *(Ils se précipitent. Kuiper leur crie :)* Gardez ma place, je vous suis !

Il ramasse en toute hâte ses papiers, sa Bible. Au moment où il va décrocher le portrait, deux puis trois explosions étouffées ébranlent tous les objets dans la cabine. Le sifflet se tait. La lumière s'éteint. Un court silence, total, impressionnant. Puis, dans l'obscurité, acclamations et hourras déferlent, se propagent autour du bateau. Et, insensiblement, tout se fond dans un chant, un très vieux chant d'allégresse qui monte, entonné par tous les Juifs. Une lumière se balance sous la porte et des pas s'approchent rapidement. Davelaar apparaît sur le seuil, une lanterne à la main.

DAVELAAR. — Joris, nous coulons ! Joris ! *(Il éclaire soudain Kuiper qui s'est agenouillé dos au public et vient à ses côtés.)* Regardez-le !... Regardez-le, notre commandant, le maître à bord après Dieu ! Il n'a plus de pays, il n'a plus d'église, il n'a plus de père, il n'a plus de bateau ! Et qu'est-ce qu'il dit maintenant ?

KUIPER, *se relevant.* — Ce que le Seigneur m'a donné, le Seigneur l'a repris, béni soit le nom du Seigneur.

Il sort rapidement pendant que tombe le

RIDEAU

MAITRE APRÈS DIEU

DEVANT LA CRITIQUE

Peu avant les premières représentations de *Maître après Dieu* au théâtre Verlaine, on pouvait légitimement se demander qui était l'auteur, ce Jan de Hartog dont on n'avait jamais entendu parler, mais dont la pièce, précédée d'une réputation flatteuse, était enfin montée à Paris. C'est pour répondre à cette question que Jean Mercure, adaptateur de la pièce et metteur en scène, écrivait dans *Opéra :*

« Jan de Hartog est un enfant terrible. Ses compatriotes hollandais le considèrent comme tel. Fils d'un professeur de philosophie, il quittait le domicile paternel à dix ans pour prendre la mer. Il naviguа d'abord sur des bateaux de pêche, puis fit partie de diverses expéditions scientifiques. En 1940, il passe dans la clandestinité, et après diverses aventures rejoint le gouvernement néerlandais de Londres. C'est alors qu'il écrit *Maître après Dieu.*

» Et n'est-ce pas une idée d'enfant terrible que de lâcher en plein XX^e^ siècle ce Joris Kuiper, véritable chrétien des catacombes ? Un être pur à qui *notre* civilisation n'a rien appris, rien apporté. Pour qui la Bible est demeurée le livre essentiel.

» Il fait de cet homme un jeune commandant de la marine marchande hollandaise. Un jour, en 1938, alors que ce dernier mouille dans le port de Hambourg, il est appelé à prendre à son bord pour les emmener jusqu'en Amérique du Sud cent quarante-six israélites poursuivis par les nazis... »

Ces dernières lignes définissaient moins le sujet que le point de départ de *Maître après Dieu.* Restait à savoir quel parti avait tiré l'auteur au point de vue dramatique. M. Jacques Lemarchand devait résumer ainsi ce sujet dans *Combat :*

« En somme, ces trois actes sont faits des assauts que subit le commandant Kuiper de la part du consul de son pays, de la marine américaine, d'un pasteur, de l'équipage, de ses amis et de ses ennemis pour le faire renoncer à son obstination et le convaincre que son devoir est de ramener les Juifs chez eux, en se lavant les mains. Chose curieuse — et il s'agit de l'une des meilleures scènes de la pièce — le rabbin lui-même, au nom de ses compatriotes, demande à Kuiper de les ramener en Allemagne ; ils y souffriront de la façon décrite par la Bible. (N'empêche qu'il est bien content, et nous tous aussi, lorsque Kuiper a trouvé le moyen de refiler sa cargaison à l'Amérique.)

» A tous ces assauts, le commandant résiste — fort de sa conscience de chrétien, et de ce qui est écrit dans sa Bible (car il a la sienne). »

Le caractère principal de ce sujet, la simplicité, avait été également sensible à M. Jean-Jacques Gautier. Sans beaucoup insister sur le fond même du problème abordé, le critique du *Figaro* dégageait les maîtresses qualités dramatiques de l'œuvre.

« La pièce de M. Jan de Hartog, *écrivait-il,* assez grande dans sa simplicité, est également habilement faite, du moins telle qu'elle nous apparaît à travers la remarquable adaptation française que vient de nous en donner M. Jean Mercure.

» A maintes reprises, le ton de cet ouvrage nous a émus. Le débat devient souvent poignant. Les péripéties sont amenées avec une adresse théâtrale suffisante pour que nous n'éprouvions pas une impression de monotonie. L'unité de lieu, réduit aux dimensions d'une cabine de bateau, rend l'atmosphère plus intense encore.

» L'auteur a évité de lasser le spectateur en introduisant dans la gravité de son cas un certain nombre de traits d'un comique amer, peu appuyés, mais qui assurent la détente nécessaire. L'ensemble est traité avec une mesure et une intelligence d'autant plus louables que le sujet était scabreux. En particulier, on a évité et le ton primaire et les accents du prêche : deux écueils également redoutables.

» L'ouvrage n'a rien de « morali-» sateur », il est valable humainement et scéniquement parlant. »

De son côté, M. Marcel Augagneur montrait, dans *France-soir,* les périls qu'avait évités Jan de Hartog en développant son sujet. Il disait :

« Parce qu'avec cette ardente rigueur des néophytes le capitaine hollandais d'un cargo veut agir selon sa foi — en ce cas précis elle lui commande de débarquer, même clandestinement, aux Etats-Unis ses passagers juifs fuyant l'Allemagne hitlérienne — il se heurte aussitôt aux formes les plus diverses d'une hostilité unanime : non seulement à la franche persécution de la police navale américaine, mais aux doucereux reniements du consul et d'un pasteur néerlandais, aux insinuations de ses meilleurs camarades et jusqu'au renoncement des victimes qu'il voudrait sauver...

» Rappelant le beau reportage *Des Juifs quittent l'Europe,* de M. J.-F. Armorin, lauréat, l'an dernier, du prix Claude Blanchard, ou encore les vicissitudes de *l'Exodus,* ce périple se hasardait entre de symboliques écueils : les bons sentiments qui provoquent des naufrages dans une mer d'huile, comme en compte chaque jour la littérature de patronage, sinistre bureau Veritas ; ou les robinsonnades de l'orgueil qui, à la vie, préfère l'attitude.

» Ce n'est point pour s'être volontairement détourné de tout point de vue humain — par exemple, d'une étude de caractère — que M. Jan de Hartog a évité ces récifs si connus et cependant si meurtriers. Au contraire, n'a-t-il pas suivi un itinéraire beaucoup plus périlleux en se maintenant sur un plan quasi métaphysique, qui est essentiellement celui de la tragédie ? Là encore, l'auteur a esquivé l'arbitraire ou la sécheresse

dogmatiques, grâce à cette vertu rarissime : la simplicité ; et s'il démontre que toute cause altruiste, religieuse ou profane expose son champion aux persécutions de ceux qu'elle devrait lui rallier, ses tableaux ne suivent pas moins une ligne intérieure, d'où leur rectitude et leur rayonnement, amplifiés par un réel instinct scénique. »

On aurait pu craindre que le sujet d'une telle pièce n'alimente des polémiques confessionnelles ou politiques. Au contraire, les journaux les plus généralement opposés dans leurs tendances semblèrent s'être donné le mot pour s'associer au concert des louanges. De M. des Barreaux déclarant, dans *l'Epoque*, que « le drame de conscience si sobre, par là même plus émouvant encore, drame pathétique en soi, que nous soumet *Maître après Dieu*, est comme paré du nimbe que les plus incroyants accordent au martyr... » ; de M. H. M. écrivant dans *le Populaire* : « Si *Maître après Dieu* se montre une pièce, une tragédie même, d'une valeur d'exception, c'est à coup sûr parce qu'elle oblige le spectateur chrétien ou non à se mettre à la place de Kuiper » et jusqu'à M. Guy Leclerc soulignant dans *l'Humanité* que « l'action et le dialogue de la pièce sont empreints d'une indiscutable grandeur » et que « nul ne peut rester insensible au problème posé »..., tous les critiques étaient unanimes à saluer la noble élévation de pensée avec laquelle Jan de Hartog avait traité ce sujet.

C'est à cette élévation de pensée que M. Gabriel Marcel rendait, lui aussi, hommage. Après avoir scrupuleusement analysé la pièce, il écrivait dans *les Nouvelles Littéraires* :

« Nul doute que les sophistes, qui pullulent de nos jours, ne ricanent et ne trouvent tout cela bien trop simple, bien trop candide. En réalité, le problème ici posé est le plus actuel et le plus tragique qui soit, je vous renvoie au remarquable livre de François Berge sur *les Personnes déplacées*. C'est là une question que presque personne n'ose envisager dans toute son ampleur et qui engage l'honneur même de l'humanité, si ces mots ont encore un sens. Il y va de cette religion que les païens de l'antiquité, que beaucoup de « sauvages » de nos jours n'ont cessé de pratiquer, et rien ne montre mieux que l'humanité dite civilisée tend à s'engloutir aujourd'hui dans ce que j'ai appelé un infrapaganisme. »

A ce point de vue, il nous paraît intéressant de mentionner ici le témoignage qu'après le critique habituel de *l'aube* M. Jacques Madaule avait cru devoir apporter dans ce journal :

« Il m'est apparu, à la représentation, que la pièce de Jan de Hartog passe de loin l'intérêt que l'on accorde à d'excellents ouvrages dramatiques. Elle pose un problème qui est encore loin d'être réglé : celui des personnes déplacées à travers le monde et dont il arrive que certaines le soient à la suite des succès remportés par les troupes israéliennes.

» Ne nous y trompons pas, en effet. La tragédie de Jan de Hartog ne pose pas la question juive. Si les émigrants que le commandant du navire a pris à son bord n'étaient pas des Juifs, le problème resterait entier, et il arrive au héros de dire : « Il n'y a pas de question » juive ; il y a une question chré- » tienne. »

» Quoi qu'il en soit, le monde, aujourd'hui, a besoin de saints, chrétiens ou non chrétiens. Telle est la leçon que nous donne la pièce de Jan de Hartog. La sainteté n'est plus un appel auquel nous soyons libres de ne pas répondre. Si nous n'y répondons pas, tout est compromis. Le monde est sévère aux chrétiens parce que, même non chrétien, il attend d'eux ce témoignage. C'est ce que je nomme la tragédie chrétienne.

» De même qu'il n'y a pas de question juive, mais une question chrétienne, il n'y a pas de tragédie de l'homme, il y a une tragédie du christianisme et de ce qui s'en réclame. C'est en vain que nous maintiendrions des écoles et que nous sauverions des églises (cela, au fond, n'intéresse personne que nous). Ce qui nous est demandé, c'est de sauver le monde à force de sainteté. Alors, je vous assure, bien des questions seraient résolues, même celle des écoles ou celle des églises.

» Voilà, direz-vous, un discours bien confessionnel dans un journal politique. Mais, justement, je ne pense pas qu'il soit le moins du monde un discours confessionnel. C'est un discours humain dont l'unique tort est de n'être qu'un discours de plus. Mais allez voir *Maître après Dieu* ! »

Comme M. Jacques Madaule, M. J. S. du *Figaro Littéraire* avait été frappé par ce double caractère de l'œuvre : une tragédie qui expose un problème d'une brûlante actualité.

« Est-ce que la guerre nous aurait apporté, parmi ses bouleversements, les conditions néces-

Le Rabbin et Kuiper vus par Sennep.
(Dessin extrait du *Figaro.*)

saires à l'éclosion d'un art moderne de la tragédie ? Il semblait que la vie d'aujourd'hui n'offrît plus de vrais sujets tragiques, à la manière de l'*Antigone* de Sophocle, où un personnage est sommé de choisir entre périr lui-même ou trahir ce qu'il tient pour sacré. Comment trouver dans une civilisation universellement accommodante, où tout est devenu relatif, de grands conflits de conscience dont on ne peut se tirer que par le suprême sacrifice ? Après la première guerre mondiale nous avions connu la belle pièce de Sheriff, *Le Grand Voyage* ; mais le tragique y restait borné à celui de la vie militaire. En créant une multitude de situations extrêmes, qu'on n'imaginait pas possibles et où les hommes les plus divers se sont trouvés jetés, la seconde guerre a ouvert des possibilités bien autrement vastes. L'art dramatique saura-t-il s'en emparer ?

» Nous venons d'avoir la révélation de la pièce de Jan de Hartog, *Maître après Dieu*, plus significative, parce qu'elle développe avec plus d'ampleur et de nuances un authentique conflit moral. Il est toujours difficile de faire le départ entre la valeur intrinsèque d'une œuvre de théâtre et celle que lui donne le jeu des acteurs. Jean Mercure a si parfaitement monté *Maître après Dieu*, il y incarne un vieux rabbin de façon si hallucinante et tous ses camarades y font preuve de tant de conviction qu'on peut se demander si ce ne sont pas ces prestiges qui créent l'émotion dont on est saisi.

» Mais non. Il y a vraiment le drame d'une conscience chrétienne chez ce commandant de navire qui se saborde en vue d'une côte d'Amérique pour sauver la cargaison d'émigrants qu'on voudrait le forcer à ramener où il les a pris et où les attend le four crématoire. Toutes les pressions s'exercent vainement sur lui pour le faire céder : amour du métier, de la famille, intimidation politique, embûches du conformisme religieux.

» Si exceptionnel que soit le dilemme où cet homme est pris, il rejoint l'éternelle opposition des purs préceptes évangéliques et des forces qui gouvernent le monde. C'est ce qui lui donne de la grandeur et nous permet de nous demander si nous ne serions pas en présence d'une œuvre qu'on peut légitimement appeler tragédie moderne. Elle vaut qu'on lui consacre une soirée, car elle aide à définir la position du christianisme dans notre civilisation. En outre, elle mérite d'intéresser tous ceux que préoccupent les possibilités de l'art dramatique. »

Mais si la pièce de Jan de Hartog avait, par ses qualités intrinsèques, conquis toute la critique parisienne, celle-ci n'oubliait pas de rendre un juste hommage à l'adaptateur, au metteur en scène, aux interprètes.

« Si l'auteur a su fort bien exprimer le conflit qui déchire l'âme et le cœur de son héros, qui parvient à surmonter les pires découragements pour accomplir jusqu'au bout sa mission, concluait M. André Alter dans *l'aube*, M. Jean Mercure a établi une mise en scène d'une belle sobriété qui met en valeur la moindre intention de la pièce. Le simple et précis décor de Douking crée excellemment l'atmosphère surtendue dans laquelle se déroule cette noble tragédie chrétienne.

» Le commandant rebelle, par exigence spirituelle, est incarné par Jean-Roger Caussimont, qui a bien compris son personnage, mais joue parfois avec mollesse. Parmi les autres interprètes, qui, tous, témoignent d'une scrupuleuse conscience, il faut citer Claude Lacloche, Pierre Olaf et, surtout, Jean Mercure lui-même, qui compose avec infiniment d'art et de science une émouvante silhouette de rabbin.

» Le théâtre Verlaine, après *J'irai cracher sur vos tombes*, nous devait bien une réparation de cette envergure. Il nous reste à souhaiter que la vertu soit récompensée. Mais, d'ores et déjà, nous avons la certitude que les bons sentiments peuvent, eux aussi, inspirer de belles œuvres. »

L'attaché naval hollandais, Docteur Richters, Kuiper vus par Dero.

(Dessin extrait de *Aux Écoutes.*)

Meyer. Davelaar.

Kuiper. Dr Richters.

6 MEYER. — *La croix du vieux !* (ACTE II.)

7 DOCTEUR RICHTERS. — *Vous n'éprouvez pas des maux de tête, des migraines subites ?* (ACTE III.)

8 BRUINSMA. — *Depuis deux mille ans vous n'avez cessé d'empoisonner Notre Seigneur, ne pensez-vous pas que le moment est venu de le laisser un peu tranquille ?* (ACTE III.)

9 LE RABBIN. — *Alors, nos âmes étendront leurs ailes dans l'espace infini qu'est la gloire de Dieu...* (ACTE III.)

10 KUIPER. — « *Celui qui aime sa mère ou son père plus que moi n'est pas digne de moi...* » (ACTE III.)

Kuiper. Bruinsma.

Le Rabbin.

Kuiper. Henky.

CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

une reliure mobile **ACLÉ** Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . **330** fr.

Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **42** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . **100** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny. Dépôt légal 1er trimestre 1949. — Imp. nº 80.
Fondateur : GEORGES OUDARD. Supplément au Nº 169
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR. de *France-Illustration*.